

LE PLAISIR des Livres

- Best-seller : *Le Prince des marées*, de Pat Conroy/D-2
- Lettres québécoises : *Le Sort de la culture*, de Fernand Dumont; *Stanislas, un journal à deux voix*, de Jeannette et Guy Boulizon/D-3
- Lettres étrangères : *Le Palais du désir*, de Naguib Mahfouz; *Ce soir-là*, d'Alice McDermott; *Vie et mort à Shanghai*, de Nien Cheng/D-4
- Feuilleton : *Romans, un roman*, d'Yves Navarre/D-5
- Lettres françaises : *L'Angélus du soir*, de Bernard Clavel; *Madame Homais*, de Sylvère Monod/D-5
- Musique : *Karajan*, de Roger Vaughan; *Et une voix pour chanter...*, mémoires de Joan Baez/D-6
- Histoire : *Maurice Séguin, historien du pays québécois vu par ses contemporains*/D-7
- Carnets : *La Visée critique*, d'André Brochu/D-8
- Capsules : la vie littéraire/D-2; la vitrine du livre/D-4; la revue des revues/D-6

Montréal, samedi 2 avril 1988

« Un beau livre; et je suis réconcilié avec les hommes... »

JEAN ROYER

JACQUES FOLCH-RIBAS parle beaucoup : à la radio, dans les salons, dans les colloques, avec les amis. Il sait aussi se taire : il écrit. Son dernier livre s'intitule justement : *Le Silence ou le parfait bonheur* (Robert Laffont).

Architecte de profession, musicien dans l'intimité, critique littéraire pour le plaisir, Jacques Folch-Ribas, né en pays catalan et vivant en pays québécois, est surtout un écrivain d'une qualité exceptionnelle. On n'oublie pas *Le Griffon* (1971), *Une aurore boréale* (1974) et *Le Valet de plume* (1983). Ses romans nous font voir combien l'homme est en exil. Ils

posent les questions de la condition humaine et de la beauté en art. Folch-Ribas, comme il le suggère lui-même dans son plus récent roman, est cet écrivain « pris entre l'exaltation de son art et la vie brève ». Ou peut-être est-il comme son personnage Olivier Sanche, pour qui le bonheur serait le parfait silence du cœur ?

Ce roman de Folch-Ribas se passe dans une villa du Levant espagnol, la Rugiada, où vivent la principessa Clara et le baron Karl avec leur fille Elisabeth et quelques domestiques : un monde de lumière et de silence que visitent le narrateur, un médecin, et son ami Olivier Sanche, un pianiste célèbre. Invité pour un week-end, Olivier choisira de rester

chez ses nouveaux amis et de quitter la musique. Son destin se confondra ensuite avec l'irruption du hasard dans la vie des personnages.

Cette histoire d'un pianiste qui a quitté la musique, Folch-Ribas l'avait entendue, étant enfant. L'artiste avait-il quitté la vie publique par amour ? pour rejoindre une femme ? ou pour se faire moine ? Peut-être aura-t-il fait comme Fischer, ce joueur d'échecs qui a « poussé du bois » jusqu'au championnat puis, ayant accompli son parcours, s'est retiré dans un monastère cistercien.

Le Silence ou le parfait bonheur est un roman sur le silence de l'artiste : ce silence d'où lui vient l'art et où il retourne. C'est aussi un roman d'amour, ou plutôt un roman sur le

désir de la perfection. Nous apprenons encore, dans ce livre splendide, que « la faillite de notre monde c'est le bruit », que « la seule justice est celle du hasard », que « le bonheur (est) peut-être à ce prix, ne s'accomplir jamais ». Cette œuvre fascinante est écrite dans un style inoubliable, aux contours aussi purs et précis qu'un diamant.

« L'art, pour moi, me lance Folch-Ribas, c'est une transposition, un rêve, une invention, une poésie. Sinon, ce n'est plus de l'art, c'est du re-

« Mon livre, c'est ma fuite, mon départ ! Ma fuite d'un lieu, d'un siècle que je trouve détestable actuellement... »



JACQUES FOLCH-RIBAS.

Photo Jacques Grenier

Gauvreau grandeur nature



Photo Chantal Keyser

L'exposition Claude Gauvreau au Conservatoire. Voir le texte de Jean Royer en page D-8.

portage. Qu'est-ce que cela peut me faire, à moi, que, dans le dernier roman de Pierre-Jean-Jacques, on me parle de la société des bourgeois d'Outremont ou de la société des petites filles de cégep ou de la société des gens de Laval ou de Longueuil ? C'est peut-être intéressant mais c'est de la sociologie, c'est de la science et ce n'est pas de l'art.

Son roman, Folch-Ribas l'a donc situé dans l'intemporel. Au cœur du silence, justement. Dans une villa où peuvent surgir tous les hasards et se défaire tous les destins. Dans un pays où Karl ne pourra survivre à la disparition de sa fille Elisabeth et de la beauté qu'il s'était inventée. Dans un lieu où un artiste apprend à se taire.

« Dans quelle mesure l'art n'essaye pas d'atteindre une sorte de silence qui serait le bonheur ? Ne serait-ce pas le but final de tous les artistes et particulièrement du poète ? Que vise le poète, sinon dire si bien qu'il n'y ait plus besoin de dire ! »

« Mais je ne voudrais pas trop charger mon roman d'idées, s'empressent d'ajouter Folch-Ribas. Je ne voudrais plus le considérer que comme un objet de plaisir et de lecture. Ce qui compte, c'est le plaisir que j'ai eu à me raconter une histoire. J'aimerais que les gens la lisent avec le même plaisir que j'ai eu à l'écrire. Si je charge le roman de soi-disant idées, j'ai peur de l'abîmer, de le déformer. »

Suite à la page D-8

La passion selon Claire Varin

MARIE-CLAIRE GIRARD

J'AI FAIT connaissance avec Clarice Lispector grâce à Claire Varin, dans un cours. Elle nous avait lu une traduction sur laquelle elle travaillait, un texte qui s'intitulait *La Cinquième Histoire*. Claire Varin vient de publier *Clarice Lispector, rencontres brésiliennes* aux éditions Trois. Il s'agit d'une histoire de passions.

Chez Claire Varin, cette passion s'est révélée dévorante : pour mieux connaître Clarice Lispector, elle a appris le portugais, décidé de faire une thèse de doctorat sur cet écrivain et est allée vivre au Brésil pendant près de deux ans. Là, elle a rencontré les soeurs, un des fils, les amis, la secrétaire de cette auteur. Elle a dépouillé des papiers, des manuscrits, elle a écouté toutes les entrevues accordées à la radio et à la télévision brésiliennes par cet écrivain mort en 1977. Elle la connaît peut-être mieux que si elle l'avait rencontrée. Et ce qu'elle avait d'abord senti s'est concrétisé : elle aimait Clarice d'un amour fou-droyant.

« Clarice Lispector, la déracinée, l'étrangère, lance d'entrée de jeu Claire Varin. Elle est née quelque part en chemin alors que ses parents fuyaient l'Ukraine. Arrivée au Brésil à deux mois, orpheline de mère à neuf ans et qui, dit-on, a toujours parlé avec un accent. Personne n'a été capable d'identifier cet accent. S'agissait-il de restes de yiddish qu'elle entendait étant petite à la maison, d'un mélange de l'italien, du français, de l'anglais qu'elle a parlé ou traduit au cours de sa vie ? Clarice, avec ses pommettes saillantes, ses yeux en amande, son air oriental

qui ne parlait portugais comme personne a toujours été considérée comme une étrangère », laisse tomber Claire Varin.

« Il n'y a pas de vrai lieu où vivre. Tout est terre des autres », écrivait-elle. « Et errer deviendra sa seule façon de connaître la vérité », dit Claire Varin. Dans son écriture aussi, elle erre, essayant de capter le présent dans tout ce que cela a de fragmentaire ou de brisé.

Et, de plus, Clarice Lispector veut épouser l'inconscient en traduisant la vision du monde qu'elle possède, une vision extrêmement féminine où l'attention à la petite chose se compare à celle qu'on donne à la grande, où le cafard a autant d'importance que la rose; savoir regarder l'insignifiant, le détail qui ne changera pas le monde mais qui révèle primordial dans l'instant présent, l'instant que l'on vit.

« Clarice était une concrète aussi, de poursuivre Claire Varin. Écrivain

« Clarice Lispector demeure la grande découverte du vingtième siècle. »

reconnu, elle faisait également des chroniques de mode, de cuisine et de maquillage pour un quotidien brésilien. Elle disait aussi préférer une belle photo d'elle dans un journal à une bonne critique.

Elle est au-delà du féminisme. Récupérée de ce côté-là, elle s'en est toujours défendue, clamant être une femme de son époque, née en 1920. Elle croyait à l'égalité entre les êtres, tout simplement. Au Brésil, on lui a reproché de ne pas être engagée socialement (elle avait étudié le droit mais n'a jamais pratiqué) alors qu'elle était très politique dans le sens large du mot, dans le sens de la communauté : elle fait de la politique dans ses livres lorsqu'elle parle des domestiques, lorsqu'elle raconte des conversations avec des chauffeurs de taxi. Mais elle ne parlait jamais de l'injustice sociale, comme elle se sentait incapable de traiter la thématique juive.

Claire Varin souligne que Clarice Lispector exhale un savoir qui n'est pas un savoir intellectuel. C'est un savoir de bête, du cœur. Lorsqu'on leur demande où se trouve le siège de l'intelligence, c'est le cœur que les Indiens pointent du doigt. Ainsi en est-il de cette femme à l'écriture abrupte et âpre qui se savait telle et le disait et qui se posait toutes les



CLARICE LISPECTOR.

Suite à la page D-8

Les aventures de Pomme Douly

Entre Paris et Montréal, Pomme Douly, l'héroïne de ces récits de Suzanne Jacob, traverse l'existence à la recherche d'elle-même. Circonstances et décors permettent à cette jeune femme de varier les angles de cette interrogation fondamentale. *Les Aventures de Pomme Douly* sort dans quelques jours aux presses du Boréal.



SUZANNE JACOB

ATANT se débrouiller. Il y a toujours quelque chose qui souffre une phrase juste dans le cerveau de Pomme Douly. Elle se débrouille donc, pour le moment, comme caissière au Steinberg; le Steinberg qui est situé à peu près à l'angle du chemin de la Côte-des-Neiges et du chemin de la Reine-Marie. Coin nord-ouest. Pas vraiment le coin : presque au coin. Il lorgne de ses yeux mous, sous un grand cil dur de chatin, la vitrine de la librairie Renaud-Bray, a dit Pomme au dernier parasite de son frigo et de sa couverture de Corée. Comme ce parasite n'a pas émis le moindre signal d'allumage en réaction à cette description sommaire de son

lieu de travail, Pomme a conclu que les piles étaient mortes et elle lui a donné son congé. C'est une cruauté supplémentaire à ajouter au bilan des cruautés de Pomme vu qu'on est au pire du mois de février, et que le parasite n'a pas de mitaines pour partir à la recherche d'une nouvelle soupe populaire. Pomme ne s'inquiète



Photo Jacques Grenier

SUZANNE JACOB.

pas outre mesure étant donné son expérience de l'insupportable capacité de séduction des parasites en général, et en particulier des parasites de l'énergie érotique.

Même si elle ne se permet pas d'évoquer tout haut à l'intention de ses consœurs en pitonnage la quantité statistique de nus-bédaines qui s'étalent la chair en Floride et qui surgissent dans son esprit à chaque fois qu'elle voit passer des oranges sur le comptoir-convoyeur, le convoyeur lui-même lui rappelant constamment la joie furieuse qui s'empare d'elle lorsqu'elle regarde sa valise s'éloigner sur un convoyeur d'aéroport, Pomme se plaint. Elle se plaint qu'on ne l'assigne pas tous les jours à la même caisse, ce qui aurait pour effet de la sécuriser elle-même en premier lieu et, avec elle, toutes les vieilles personnes qui entrent au Steinberg dès l'ouverture et qui, sous prétexte d'acheter un yaourt nature ou cinquante grammes de boeuf haché maigre, cherchent une amitié stable que Pomme se sent disposée à offrir. Deuxième point sombre, Pomme déplore que le peu de soleil qui pourrait ramper jusqu'aux caisses soit bloqué par l'immense cil dur de chatin surplombant la longue vitrine de la superépicerie. Un vain, un faux combat, Pomme en est consciente. Ses remarques sur cet apartheid qui condamne le soleil à rester dehors et les vieilles personnes à ne jamais trouver l'amitié stable à la même caisse ont cependant déclenché de multiples transactions verbales, fous ri-

Suite à la page D-8

LE LIVRE DES LIVRES par ALAIN STANKÉ

« Pour les mordus du livre, pour les amoureux de la langue, cet ouvrage est une fête du trait d'esprit. »

Guy Ferland, *Le Devoir*

« Ces mots sont autant de perles issues de coquilles qui se dégustent sans maux... Avec sa bonne tonne de mots d'esprit, *Le livre des livres* devrait, auprès de ceux qui partagent l'amour des lettres, faire un malheur... À la bonne heure! »

Pierre Leroux, *Journal de Montréal*

Stanké

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Les Vaisseaux du cœur	Benoite Groult	Grasset	(1)*
2 Une femme	Annie Ernaux	Gallimard	(2)
3 Le Premier Jardin	Anne Hébert	Seuil	(5)
4 Myriam première	Francine Noël	VLB	(3)
5 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(5)
6 L'Amant sans domicile fixe	Fruttero & Lucentini	Seuil	(7)
7 Le Prince des marées	Pat Conroy	Les Presses de la Renaissance	(-)
8 L'Héritage	Victor-Lévy Beaulieu	Stanké	(6)
9 Le Fou du père	Robert Lalonde	Boréal	(8)
10 Les Filles de Caleb I & II	Arllette Cousture	Québec/Amér.	(10)

Ouvrages généraux

1 Le Métier d'écrivain	Union des écrivains	Boréal	(1)
2 L'Art de la thèse	Michel Beaud et Daniel Latouche	Boréal	(-)
3 Le Guide canadien des assurances 88	Ass. des consommateurs du Québec	Prologue	(3)
4 Prévenir le burn-out	Jacques Languirand	Héritage	(4)
5 La Petite Noireur	Jean Larose	Boréal	(2)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Ralpin, Demarc, Québec : Pantouta, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin, Ottawa : Trillium, Sherbrooke : Les Libraires G.G. Gaza, Joliette : Villeneuve, Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers

Complexes venus du Sud

LE PRINCE DES MARÉES

Pat Conroy
Paris, Presses de la Renaissance
1988, 582 pages
(titre original : The Prince of Tides)

SYLVIE MOISAN

ORIGINAIRE de la Caroline du Sud, Pat Conroy a 43 ans et est l'auteur de cinq romans. C'est avec *Le Prince des marées*, son oeuvre la plus récente, qu'il connaît enfin un succès international. Le livre restera sur la liste des best-sellers américains durant de nombreuses semaines.

Ce long récit raconte l'histoire des Wingo, une famille vivant en Caroline du Sud, dans l'île Melrose. Le père est pêcheur de crevettes. C'est un homme dur, violent, qui bat sa femme et ses enfants. La mère, elle, est plus subtile dans sa façon de faire souffrir les siens. C'est une belle femme, mythomane et prête à tout pour améliorer sa condition sociale. Quant aux trois enfants, deux garçons et une fille, c'est grâce à leur profonde affection et aux liens très forts qui les unissent qu'ils réussiront, au cours de leur enfance, à faire face à l'adversité, tant bien que mal.

Tom Wingo, le narrateur, est ap-

pelé au secours de sa soeur jumelle Savannah, une poétesse psychotique qui habite New York depuis plusieurs années et qui vient encore une fois de tenter de se suicider. Comme toujours, il n'hésite pas à aller la retrouver, d'autant plus que sa vie n'est guère rose dans son Sud natal, où il habite toujours. En effet, il a perdu son emploi d'entraîneur de football à la suite d'une dépression nerveuse et sa femme vient de lui apprendre qu'elle a un amant et songe à le quitter. Arrivé à New York, il ne réussira pas à voir sa soeur, car la psychiatre de celle-ci le lui interdit. Elle insiste, par contre, pour qu'il lui raconte l'histoire familiale, afin d'éclaircir les raisons de la maladie de Savannah. C'est en partie à travers le récit qu'il lui fera, de jour en jour, que nous découvrirons les secrets passés de cette étrange famille.

Tom a fait une dépression à cause de la mort de son frère Luke, qui fut tué après avoir combattu pour sauver leur île. Toute l'histoire de ce frère, de même que le terrible secret que chacun des membres de la famille tente d'oublier, resteront un mystère pendant une grande partie du récit, bien qu'il y soit fait constamment allusion. Les révélations nous parviendront petit à petit, intercalées entre les différents épisodes

de la relation de Tom avec la belle psychiatre Susan, relation qui se transformera graduellement en amour.

En racontant ses souvenirs de jeunesse, Tom prend conscience de l'influence néfaste que son enfance a eue sur son destin. Les nombreux échecs de sa vie, la maladie mentale de sa soeur, la mort de son frère et l'emprisonnement de son père lui apparaissent comme des conséquences directes de la sordide histoire familiale. Il nous livrera une réflexion troublante sur la façon dont la famille et l'enfance déterminent à jamais l'existence humaine. Sa mère nous est décrite comme une femme à la fois admirable et perverse; son père, comme un homme violent, mais capable d'amour. Cette complexité des personnages, et l'ambivalence des rapports qui les unissent, constituent, d'ailleurs, une des richesses de ce roman.

Bien que certains des épisodes de sa vie soient d'une grande violence, c'est souvent avec un humour caustique que le narrateur nous les raconte, particulièrement quand il aborde le sujet de son Sud natal. Le Sud nous est, en effet, révélé comme une entité presque mythique, entité qui s'oppose fortement au mythe new-yorkais, ce qui nous vaut de très beaux passages descriptifs. Tom, après avoir songé à quitter sa femme et ses enfants pour vivre à New York avec Susan, s'aperçoit finalement que son vrai pays, c'est le Sud, et qu'il ne pourrait trouver le bonheur ailleurs. Mais il sait aussi qu'il doit retourner vers ses enfants afin de tout faire pour leur donner cette enfance heureuse qu'il n'a jamais eue, lui, et pour tenter avec eux de « refaire le monde ».

Un an après le retour de Tom, sa soeur reviendra au pays de ses ori-



Photo : Jerry Bauer

PAT CONROY.

gines. Il se produira alors une touchante réconciliation entre elle et son père, entre l'homme brutal et sa fille meurtrie. C'est dans cette scène finale que se trouve résumé le propos essentiel du récit : l'indéfectibilité des liens familiaux. « C'était la beauté et la peur de la parenté, des liens ineffables de la famille, qui faisaient chanter une flamboyante terreur et un amour paralysé à l'intérieur de moi. Mon père était là, source de toutes ces vies, source de toutes ces larmes, mon père qui pleurait maintenant, qui sanglotait, sans honte. »

Certains critiques ont comparé Pat Conroy à John Irving. Tous les deux abordent, en effet, avec un humour souvent grinçant, des thèmes semblables : la famille, le machisme, le viol, la folie, le suicide. Il y a du baroque également dans le roman de Conroy mais, à vrai dire, on a souvent l'impression qu'il s'arrête en chemin, entre le crédible et l'in-vraisemblable, entre l'ordinaire et la démesure.

LA VIE LITTÉRAIRE

Lecture pascale

LA REVUE de poésie *Estuaire* présente demain sa dernière lecture de la saison. Dès 17 h, au bar Le Méliomane (812, rue Rachel

est), Jean Chapdelaine Gagnon et Gérald Gaudet liront des extraits de leur oeuvre. Le premier vient de publier *Malamour* aux éditions du Noroit. Le second est directeur de la revue *Estuaire*. Tous deux

collaborent à l'occasion au PLAISIR DES LIVRES.

Par ailleurs, Paul Bélangier et André Paul, de la galerie Skol, annoncent l'annulation des « lectures Skol » cette saison. L'événement reprendra à l'automne, au 3981, boulevard Saint-Laurent.

Place aux poètes

DENISE BOUCHER sera l'invitée de la Place aux poètes, le 6 avril. L'auteur des *Fées ont soif* au théâtre et de récentes *Lettres d'Italie* (l'Hexagone) termine une deuxième pièce, *Jézabel*, qui paraîtra à l'automne chez le même éditeur. La Place aux poètes, animée par Janou Saint-Denis, s'ouvre à 21 h le mercredi à la Folie du large (1021, rue de Bleury, angle Viger).

Écrivains dans les écoles

EN AVRIL et mai, les élèves auront le privilège de s'entretenir avec des artistes-créateurs et des écrivains qui viendront leur rendre visite à l'occasion de deux tournées distinctes dans les écoles du Québec.

Coordonnées par le ministère de l'Éducation avec le concours du ministère des Affaires culturelles, ces tournées visent à offrir aux élèves un complément à leur formation générale en arts et à susciter leur intérêt pour la lecture et l'écriture.

Des représentants de 10 regroupements d'artistes professionnels mèneront des projets d'intervention dans quelque 200 écoles du Québec, ce qui permettra aux élèves d'en apprendre davantage sur les métiers suivants : la danse, la musique, l'estampe, la bande dessinée, les marionnettes, la peinture, le graphisme, le théâtre, la chanson, ainsi que l'écriture dramatique, filmique et télévisuelle.

La tournée a été proposée aux écoles primaires et secondaires pour la première fois cette année. Elle a suscité un enthousiasme tel qu'on prévoit d'ores et déjà répéter l'expérience l'an prochain.

La tournée des écrivains, qui a su conquérir la faveur des élèves du secondaire au cours des années passées, est amorcée depuis une semaine et se terminera à la fin d'avril. Elle réunit 19 auteurs, 16 Québécois et trois Acadiens, ces derniers participant à un programme d'échanges d'auteurs parrainé par le secrétariat aux Affaires intergouvernementales canadiennes. Pour bien profiter de l'événement, les élèves des 108 écoles hôtes ont dû préparer des projets de lecture en vue de tenir des discussions avec l'auteur, son oeuvre et son métier. Toutes ces écoles ont reçu à titre gracieux un nombre d'exemplaires d'une oeuvre écrite par l'auteur qu'elles accueilleront.

La tournée des écrivains résulte des efforts conjugués de plusieurs organismes gouvernementaux du Québec et du Nouveau-Brunswick. L'Union des écrivains du Québec a étroitement collaboré au projet ainsi qu'une dizaine d'organismes nationaux d'artistes professionnels.

— Marc Morin

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau français de **Radio-Canada**, le dimanche à 9 h 30 : *Livre ouvert*, une série conçue pour promouvoir le goût de la lecture chez l'enfant.

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

A **Radio-Canada**, le mardi à 13 h 15, l'émission *Au jour le jour* présente une chronique sur les livres tous les deux mardis.

A **Radio-Canada**, mardi à 23 h 20 : *Rencontres*. Marcel Brisebois reçoit Marguerite Hoppenot, auteure de *S'établir dans l'essentiel* (Sève).

A **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h : *Apostrophes*. Sous le thème « Ça va saigner ! », Bernard Pivot reçoit Pierre Darmon, Jean Héritier, Charles-Mérieux, Jean-Paul Roux et Jean-Michel Nicolle. (Reprise le dimanche 10 avril à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, le samedi à 17 h, dans le cadre de l'émission *Plaisirs*, Pierre Bourgault parle de littérature.

À **Radio-Canada**, dans la première heure de *Présent dimanche*, dès 09 h, on présente « le livre de la semaine » : *L'Orient imaginaire*, de Thierry Hentsch (éditions de Minuit).

À **Radio-Canada**, du lundi au vendredi, aux *Belles Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littérature.

RADIO FM

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

À **CIBL-FM**, Montréal, lundi à 17 h 30 : *Textes*. Yves Boisvert lit des extraits de *Bacilles de tendresse*, de Bernard Pozier (Écrits des Forges). Produite par CFLX-FM (Sherbrooke) et présentée par les Écrits des Forges, l'émission est également diffusée sur CKRL-FM (Québec).

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Jean-François Chassey (fiction) et Roch Poisson (revues).

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupard (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

À **Radio-Centre-Ville**, mercredi à 16 h : *Paragraphe*, animée par Danielle Roger.

À **Radio-Canada**, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*. Gilles Archambault reçoit Marie-Claire Blais.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. « Les biographies » : l'invité de Denise Bombardier est Jean Lacouture (2e de 21 émissions).

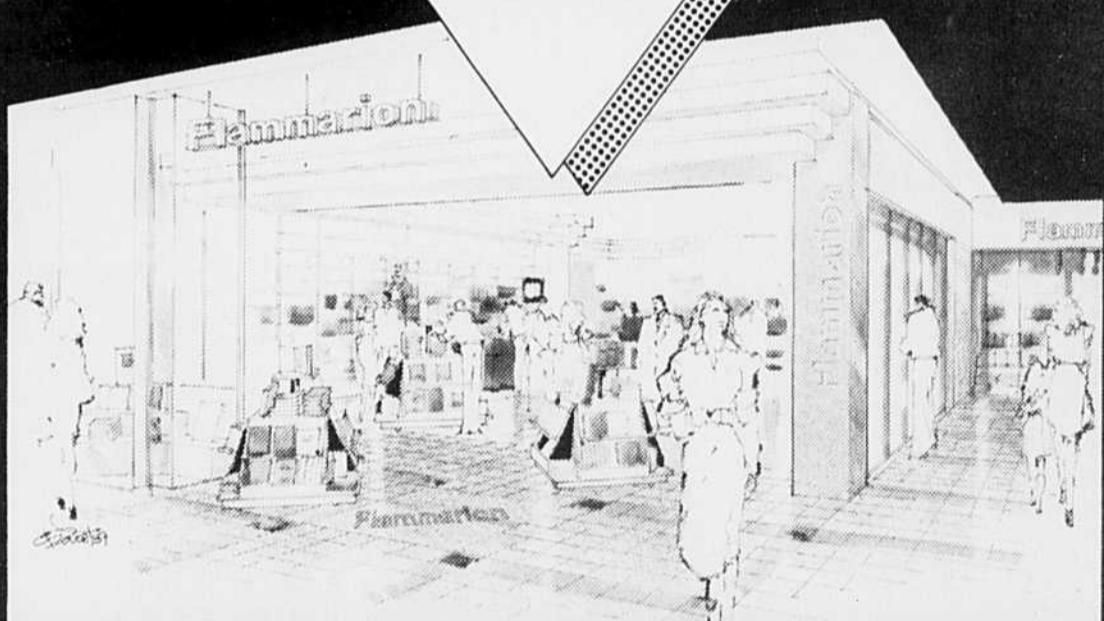
À **Radio-McGill** (CKUT, 90,3), jeudi à 14 h : *La Passion de l'écriture*, animée par Paul-Gabriel Dulac.

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. Claude Lévêque s'entretient avec Françoise Maccabée-Iqbal au sujet du livre *Desafinado. Otobiographie de Hubert Aquin* (VLB éditeur).

— M.M.

FLAMMARION UNIVERSITÉ DÉMÉNAGE

RETROUVEZ-NOUS



PLACE MONTRÉAL TRUST

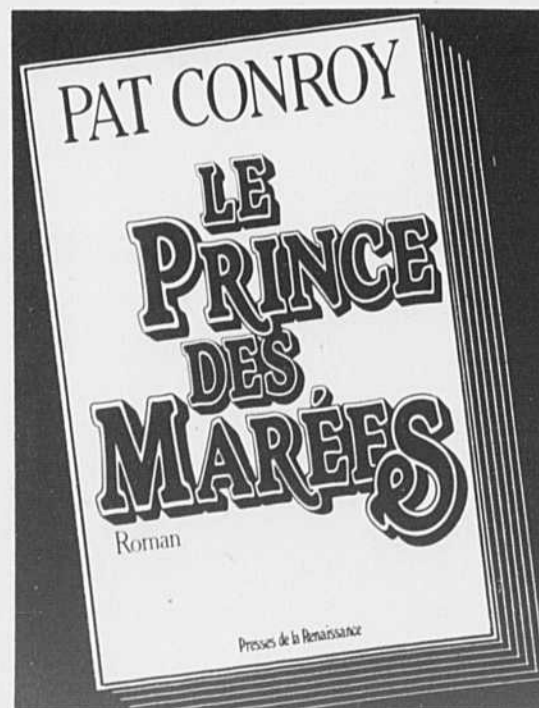
DES CENTAINES DE LIVRES D'ART ET D'OUVRAGES PRATIQUES SONT RÉDUITS DE

50 À 70%

TOUT ACHAT VOUS DONNE DROIT À UNE CHANCE DE PARTICIPER AU TIRAGE DU GRAND LAROUSSE EN 5 VOLUMES D'UNE VALEUR DE 535\$^{MS}

La Librairie **Flammarion**

Place Montréal Trust, 1500, Ave. McGill College 499-9675



«Irving a un concurrent...»

«John Irving n'a qu'à bien se tenir: il a de la concurrence. PAT CONROY vient de publier un roman qui tient tête à l'oeuvre d'Irving: LE PRINCE DES MARÉES.»
Francine Osborne / La Presse

Vite, lisez Pat Conroy! C'est une vraie bombe!
André Clavel / L'Événement du jeudi

5198 rue St-Hubert, Montréal, (Québec) H2J 2Y3



La culture, de l'universel au particulier

LE SORT DE LA CULTURE
Fernand Dumont
Montréal, l'Hexagone
coll. « Positions philosophiques »
1987, 332 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

PAUL-MARCEL LEMAIRE

CE LIVRE constitue une précieuse contribution à la pensée par l'un des meilleurs esprits du Québec. Il mérite mieux que la publicité discrète et le silence poli des médias qui ont accompagné sa sortie. Ceux qui le liront pourront se consoler en se disant qu'il s'agit là d'un livre de référence, un livre qui restera et contribuera sûrement à cette « histoire de la pensée québécoise », que M. Dumont appelle de ses vœux. Mais, précisément, le silence entourant cet ouvrage ne témoigne-t-il pas, à sa manière, de la déaffection présente des

Québécois à l'égard de la pensée et de leurs propres productions intellectuelles ?

À quel genre littéraire se rattache ce livre ? La réponse à donner n'est pas simple, surtout si l'on tient compte de l'œuvre antérieure, déjà impressionnante, de l'auteur et de son style particulier. *Le Sort de la culture* se situe quelque part entre l'essai proprement littéraire, qu'illustre bien le livre récent de Jean Larose, et l'étude savante, que nos universitaires adorent pratiquer (carrière oblige) au sein des collections de philosophie ou de sciences humaines. Depuis que Montaigne vulgarisa le genre et le mot, les essais ont emprunté trois voies différentes, qui peuvent s'entremêler : la littérature proprement dite, la recherche savante, la réflexion personnelle sur la vie, où chacun peut librement « s'essayer », depuis le journaliste jusqu'à l'homme d'affaires retraité. Les trois manières s'annonçaient déjà chez Montaigne qui, l'a-t-on oublié, en plus d'écrire admirablement, faisait œuvre de pionnier en sciences humaines. Ici, M. Dumont bâtit un essai

fort personnel à travers une sélection de connaissances savantes (faits attestés et références), comme le peintre Corruveau ouvre un chemin à travers la forêt (reproduction en page couverture).

Ce livre ne peut être totalement compris, du moins dans toutes ses richesses implicites, sans une certaine connaissance d'œuvres théoriques antérieures, comme *L'Anthropologie en l'absence de l'homme*, mais il rejoint directement, par son thème et son style, ce grand classique de l'essai québécois qu'est *Le Lieu de l'homme*, publié en 1968. Il traite, bien évidemment, de la culture, d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs, mais avec une telle variété d'approches qu'il est impossible de l'assigner à une seule discipline, à un seul type d'écriture.

Comme le montre la répartition des matières, la démarche générale, sans négliger les observations de détail, préfère aller de l'universel au particulier; elle examine certains aspects de toutes les cultures occidentales, comme leur éclatement, la rationalisation technique qui en-

traîne ce « désenchantement » dont parlait Weber, avant d'aborder, en troisième partie, certaines facettes de la culture québécoise. Cette démarche, qui privilégie, aux descriptions minutieuses, l'esquisse inductive et le raisonnement déductif, est donc foncièrement philosophique, mais d'une philosophie qui s'alimente heureusement plus à la sociologie et à l'anthropologie qu'à la lecture des auteurs philosophes. M. Dumont philosophe vraiment et profondément parce qu'il ne se contente pas d'épiloguer sur d'autres auteurs, philosophes ou non. Il prend le risque de penser par lui-même, avec modestie, patience et acuité, ce qui n'est pas commun de nos jours.

Sur certains sujets, l'analyse se fait particulièrement pénétrante et novatrice (entre autres chapitres, « La culture savante telle qu'en elle-même... », « Les sciences de la religion comme pédagogie de la culture », « Jadis, une société religieuse »). Le parcours général du livre, pourtant bâti à partir d'articles déjà parus et remaniés, retiendra avant tout l'attention, car il consiste

à tirer et exploiter des corrélations à partir de chaque centre d'intérêt, pour montrer que, dans la culture comme dans la société, tout se tient. Les références livresques, au fond peu abondantes, car l'auteur ne pratique pas l'argumentation par cumul de références, mais dépoussiérées, lues avec un regard neuf, invitent le lecteur à penser ces relations, à esquiver lui-même d'autres rapprochements. Ce livre qui pense apprend aussi à penser. Tout lecteur, qu'il soit spécialiste ou simplement curieux et attentif, pourra tirer grand profit de cette exploration polyvalente, sur les pas d'un esprit profondément cultivé parce qu'il est tout à la fois enraciné dans son sol natal et ouvert à toutes les formes du patrimoine universel.

Reste le style, que certains diront opaque et trop dense, d'autres trop littéraire. Il y a, assurément, un style Dumont, qui exige probablement une assez longue fréquentation pour être apprécié à sa juste valeur. Il se situe aux antipodes du style proluxe de maints essayistes français (qu'on pense, par exemple, à l'essai récent d'Alain Finkielkraut); la concision atteint parfois le point critique. À cet égard, M. Dumont apparaît comme un écrivain typiquement québécois, dans la mesure où les Québécois ont le verbe elliptique et n'aiment guère gloser sur les présuppositions.



Photo Jacques Grenier
FERNAND DUMONT.

Pourtant, chez Fernand Dumont, qui est aussi un poète de qualité, les échappées poétiques abondent au milieu des formules lapidaires et abstraites; le lyrisme pudique et contenu demeure subordonné à cette recherche de l'expression juste qu'engendre la passion de la vérité. À la fréquenter avec une attention soutenue, cette écriture révèle peu à peu, avec sa puissance d'évocation, sa véritable générosité, celle qui permet au lecteur de combler les pointillés, d'explicitier les sous-entendus, de penser à son tour, parce qu'il n'est jamais enchaîné dans les réts d'une démonstration univoque.

Le « Stan » des Boulizon et de Parizeau

STANISLAS
Un journal à deux voix
Jeannette et Guy Boulizon
préface de Jacques Parizeau
postface de Gérard Masson
Montréal, Flammarion
avril 1988, 212 pages

MARIE LAURIE

CE LIVRE ne pourrait intéresser que les anciens de « Stan », n'était cette préface surprenante signée d'un bien « actuel ancien », Jacques Parizeau, qui nous apprend avoir été recalé 10 fois sur 10 à un examen de cet établissement élitiste d'Outremont.

Sans doute celui qui est devenu récemment le chef du Parti québécois regrettera-t-il cette confiance, anodine pour qui aime se glorifier d'avoir été cancre, mais significative pour un homme qui aspire à diriger le Québec et à qui l'on ne pardonne

guère les échecs, fussent-ils « rétroactifs ».

Mais, pour rendre justice au préfacier de *Stanislas, journal à deux voix*, celles de Jeannette et Guy Boulizon, replaçons dans son contexte le souvenir qu'il rappelle de ses années dans un collège qui « avait de terribles exigences ». Précisons que nous sommes alors en 1939 et que Jacques Parizeau est de la première promotion de Stanislas.

« Je continue, quand je me souviens, d'être ahuri par ce qu'on pouvait demander à des adolescents préparant le baccalauréat de l'époque, écrit M. Parizeau. Où, de nos jours, est-on disposé à flanquer zéro dix fois de suite à un élève (moi) qui n'a pas encore accepté l'effort suffisant pour aborder sérieusement une nouvelle matière? » Et le préfacier de rendre hommage à « ces efforts exigés des étudiants » et à ceux des professeurs pour les rendre différents,

originaux, « meilleurs ». Une réputation que les anciens de « Stan » aiment bien perpétuer... soit dit en passant.

Jeannette et Guy Boulizon ont été les deux premiers professeurs laïcs du collège Stanislas, fondé en 1938 selon le modèle du Stanislas de Paris. Et ils se rappellent avec une joyeuse nostalgie ces belles, difficiles et fécondes années, en puisant ces souvenirs dans leur journal, pour les légères sous forme de livre à la « mémoire collective » du Québec, en cette année du jubilé de leur *alma mater*.

Les deux professeurs d'origine française, maintenant à leur retraite, qui ont adopté Montréal pour y venir un an avant la guerre, y travailler, y élever leurs enfants, ont contribué ensemble et chacun à sa façon — Jeannette Boulizon s'occupe encore activement de la Société d'étude et de conférences et Guy Boulizon a participé à de nombreuses émissions littéraires à Radio-Canada, il a fondé la librairie Flammarion à Montréal et il continue d'écrire des livres sur l'art — à l'évolution du collège Stanislas pendant les 12 premières années de son implantation à Outremont.

Leurs souvenirs nous plongent dans l'univers fébrile de la guerre 1939-1945, du cléricisme, du milieu académique d'avant la Révolution tranquille, de tout ce qui formait la trame de la bonne société « canadienne-française ». Ils nous présentent les personnalités de l'intelligentsia de l'époque qui rêvaient de re-

créer ici le climat rigoureux, studieux et discipliné d'un lycée français. À condition qu'il demeure catholique.

Pionnier de cette aventure périlleuse et exaltante à la fois aux yeux des deux mémorialistes — Jeannette Boulizon fut la première femme à pénétrer dans le sacro-saint fief masculin du collège outremontais, ce qui n'allait pas être accepté d'emblée — le couple Boulizon allait découvrir ici un pays, des amis, une mentalité nouvelle, une vie socio-politique et culturelle à laquelle ils se sont merveilleusement adaptés pour y contribuer ensuite de façon remarquable.

C'est tout cela que Jeannette et Guy Boulizon nous font partager avec vivacité, humour et chaleur. Si bien que même ceux qui n'ont pas fréquenté « Stan » pourront trouver matière à réfléchir sur un autre petit pan de la vie québécoise d'entre 1938 et 1950, « une période parfois méconnue, parfois occultée de l'histoire de notre pays ».

Le scientifique et le mystique

NOTES DE LECTURE

ALICE PARIZEAU

LE SECRET DU MESA VERDE
Jacques-Laurent Marchand
Montréal, Louise Courteau
1987, 380 pages

UN ROMAN de science-fiction, une idée amusante ! L'auteur place deux scientifiques dans une situation où toute leur science chèrement acquise est dépassée. Ils atteignent en échange un autre niveau de perception. « James était consentant de retourner à la vie trépidante de sa grande ville, écrit l'auteur. Toutefois, il regretta de quitter ce coin perdu, au milieu de ce désert inhospitalier, où il avait appris une nouvelle formule de bonheur. Il y avait également appris à se connaître tel qu'il était. Sa philosophie de la vie, son but et ses exigences avaient changé. Bref, il y avait trouvé la paix inté-

rieure, qu'il ignorait auparavant. »

LA NAISSANCE D'UN PROPHÈTE
François Bilodeau
Montréal, Louise Courteau
1987, 146 pages

UN ROMAN mystique comme on en trouve peu à notre époque. La rencontre de l'homme avec son créateur, mais aussi un rendez-vous avec l'art. « La part de moi-même qui prend la relève pour peindre au grand étonnement de l'autre n'a rien d'un principe abstrait ou désincarné; j'ai plutôt le sentiment qu'il s'agit d'un nouveau mode de mon être. Peut-être cette dualité ne se vit-elle que dans ma conscience ? Il se peut fort bien que ce que ma conscience perçoit en forme de dualité ne soit, au fond, que l'émergence d'une dimension cachée de mon être. » L'auteur écrit bien et sa réflexion est intéressante. À noter que c'est son troisième livre puisqu'il a publié déjà, chez la même editrice, *Aimée, mon enfant, mon amour* et, aux Presses de l'Université de Montréal, *Balzac et le jeu des mots*.

Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!

VIENT DE PARAÎTRE:



Jean-Claude Lamy

SAGAN

Biographie par Jean-Claude-Lamy

Pendant plus de trente ans, Françoise Sagan n'a cessé d'être un mythe, une légende vivante, sans jamais oublier son métier d'écrivain. Sagan, c'est une « appellation contrôlée », une romancière lue dans le monde entier, avec des clubs de fans au Japon. Pour la première fois, elle a accepté de se confier à un journaliste, n'omettant rien des épisodes tumultueux de sa vie.

En librairie à 24,95\$

MERCURE DE FRANCE

LES PETITS FORMATS VLB



MICHÈLE MAILHOT
LE PORTIQUE
préface de Marie-Claire Blais

Un récit audacieux et émouvant sur l'expérience religieuse vécue par une femme éprise de liberté, soeur Josée, « la jeune héroïne de ce récit d'emprisonnement et de délivrance. » Un document psychologique d'une grande acuité et merveilleusement préfacé par Marie-Claire Blais.

168 pages — 8,95 \$
(Collection « Courant »)

BRUNO ROY
IMAGINER POUR ÉCRIRE

Un petit livre pour ceux et celles qui croient en la notion du « plaisir et de découvertes » par le jeu de mots, de langue, d'écriture. Pour ceux et celles qui croient que le désintérêt de beaucoup d'étudiants pour l'écriture n'est pas un fait inéluctable. *Imaginer pour écrire*, l'outil qu'il faut pour renverser la vapeur!



220 pages — 9,95 \$
(Collection « Second souffle »)

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

ANNE HÉBERT



rencontrera ses lecteurs et lectrices et signera son nouveau roman
Le premier jardin

Le mercredi 6 avril
Librairie Générale Française,
10, Côte de la Fabrique,
Québec,
de 16h30 à 17h30

Le vendredi 8 avril
Librairie Flammarion,
Place Montréal Trust,
1500, McGill College,
Niveau 1, Local A-28,
Montréal,
de 12h00 à 13h00

Le samedi 9 avril
Librairie Hermès,
1120, rue Laurier ouest,
Outremont,
de 14h00 à 15h00

Le dimanche 10 avril
Librairie Renaud-Bray,
5219, Côte-des-Neiges,
Montréal,
de 15h00 à 16h00

Editions du Seuil



Photo Michael Meinecke/Unesco

Le Caire dans l'axe de la rue Mouizz li-Din Allah.

Doubles vies au Caire

LE PALAIS DU DÉSIR
Naguib Mahfouz
traduit de l'arabe
par Philippe Vigreux
Paris, JC Lattès, 1988

LETTRES ÉTRANGÈRES

NAÏM KATTAN

LIRE Naguib Mahfouz en français est doublement intéressant. Cela confirme d'abord ce que l'on sait déjà : son oeuvre est, dans la littérature arabe contemporaine, l'une des plus importantes. Ce que l'on découvre en même temps, c'est la dimension universelle de l'oeuvre.

Mahfouz appartient à la génération d'écrivains qui a suivi de près celle de Taha Hussein et de Tewfik El Hakim (qui est mort il y a quelques mois). Nourris de culture arabe, ces deux écrivains se sont employés tout le long de leur vie à découvrir et à faire connaître les cultures de l'Occident. Naguib Mahfouz, par contre, ne s'est intéressé qu'à la réalité sociale et politique de l'Égypte. L'Occident est présent, il fait irruption. Son intrusion bouleverse une stabilité sociale bien fragile.

Le Palais du désir est le deuxième roman d'une trilogie qui décrit la vie au Caire de 1917 à 1944. C'est le récit de la vie d'une famille qui appartient à la petite bourgeoisie. Le père, Ahmed Abd el-Gawwad, est un commerçant qui mène une double vie. Il inspire le respect dans son entourage et la crainte dans son foyer. Il est la dignité même, l'intégrité et la sagesse. Il fréquente assidûment la mosquée; il répudie sa première femme parce qu'elle lui a désobéi et la deuxième, Amina, lui obéit au doigt et à l'oeil. Le soir, Ahmed est un autre homme. En compagnie de trois amis, il se rend à la villa où les attendent des femmes, chanteuses, joueuses de luth, compagnes de boissons et de lit.

Ahmed a trois fils et deux filles. Il choisit des maris à ses deux filles. Il a plus de mal à imposer son autorité à ses fils. Fahmi participe à l'action politique nationaliste des années 20 et, lors d'une manifestation, est tué par des soldats britanniques. Yassine n'a que deux préoccupations dans la vie : l'alcool et les femmes. Son père lui impose sa première épouse, la fille d'un de ses compagnons de veillée. Le mariage ne dure que quelques mois et la fille est répudiée. Dès lors, le garçon tombe de plus en plus bas. Il est attiré par une voisine; il la désire. Or l'honneur de celle-ci est entaché. Elle avait souri à des soldats britanniques qui rôdaient dans

le quartier. Il l'épouse en dépit de la colère et du refus de son père. Il s'en fatigue assez rapidement et la répudie. Il s'prend d'une joueuse de luth, ignorant qu'elle était la protégée de son père. Il l'épouse.

Le troisième fils, Kamal, est étudiant; il s'intéresse à la philosophie et à la littérature. Ses amis, eux, appartiennent à la haute bourgeoisie. Ils sont occidentalisés, boivent de l'alcool et mangent du porc. Il s'éprend de la soeur d'un de ses copains et se rend compte que cette jeune fille, qu'il idéalise, n'a qu'une idée, épouser le fils d'un homme riche et influent et partir avec lui en Europe. Les rêves de Kamal s'effondrent les uns après les autres. Il écrit un article sur Darwin qui met son père dans une grande fureur : comment ose-t-il dire que l'homme descend du singe alors que le Coran énonce la vérité indiscutable : Dieu a créé Adam et tous les hommes sont les descendants de ce premier ancêtre ?

Mahfouz dresse le portrait d'une société. La classe moyenne se situe entre la haute bourgeoisie occidentale et corrompue et une classe plus pauvre, faite de petits boutiquiers et de femmes qui vendent leur honneur. Quelles sont les portes qui s'ouvrent à un jeune homme comme Kamal ? Sa vie apparaît comme un tissu de rêves : le grand amour qui n'est pas plus qu'un fantasme, la religion qui ne résiste pas à ses lectures scientifiques, et il découvre que son père, qu'il admirait et respectait, n'avait que les apparences de la dignité et de l'honnêteté. Il ne trouve de satisfaction ni dans la maison ni avec les femmes qui lui font payer son plaisir. Et l'on s'aperçoit que les idées politiques bougent plus vite que la réalité sociale. Les moeurs résistent. Pour y échapper, on a le choix entre le départ, la vie double quand on en a les moyens ou le rêve de changer la société. Celui-ci ne résiste pas à la réalité corruptrice. Il y a loin entre le plaisir possible et l'aspiration au bonheur.

Naguib Mahfouz est un écrivain très populaire dans le monde arabe (plusieurs de ses romans furent adaptés au cinéma). Il ne trahit pas la réalité. Il ne la noircit pas. Il fait état des refus et des révoltes. Il n'a aucun mépris pour les plaisirs que l'on conquiert en dépit des interdits tout en respectant les règles. Il faut lire aussi Naguib Mahfouz pour partager son plaisir de raconter. Il ne juge pas ses hommes et ses femmes, il cherche à les comprendre même quand ils n'ont pas droit au respect. Les plaisirs leur sont comptés et ils veulent en obtenir leur part de leur vivant. Cela leur laisse tout le loisir de rêver d'une société autre.

Le plus petit Coran

BELGRADE (Reuter) — Outrée d'entendre des familles polonaise et iranienne prétendre posséder le plus petit Coran du monde, une famille yougoslave a fait savoir que c'est, en fait, à elle que cet honneur revenait, a rapporté lundi l'agence yougoslave Tanjug.

La famille Durmisi, du village adriatique de Medulin, déclare avoir entre les mains une miniature du livre saint de l'Islam mesurant 2,5 cm sur 1,5 cm. Les miniatures rivales polonaise et iranienne « ne font » respectivement que 2 sur 3 et 2,7 sur 1,7 cm !

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

AMOUR

Pierre Bertrand, Éros et liberté, Humanitas/Nouvelle optique, 143 pages.

CETTE VASTE méditation remet en cause notre conception classique de l'amour. « L'amour, s'il a une réalité, dit Pierre Bertrand, n'est rien d'autre que ce qui se passe, chaque fois qu'un contact vrai s'établit entre deux personnes. [...] L'amour, en fait n'est rien d'autre que ce contact vivant qui a lieu au présent. » Dans cet essai, l'auteur nous invite à vivre, d'une façon exigeante, dans le présent avec ce qui est, sans idée préconçue. Le texte est accompagné de 23 planches d'Edouard Lachapelle.

BIOGRAPHIE

Donald Prater, Stefan Zweig, éditions Lacombe/La Table ronde, 388 pages.

VOICI la grande biographie du célèbre auteur viennois. Elle relate le cheminement du dandy cosmopolite, écrivain traduit dans 50 langues, adulé et admiré par ses pairs, pacifiste, conférencier renommé, qui doit s'exiler lors de la montée du nazisme et trouve la mort au Brésil, en 1942, dans un double suicide au côté de sa jeune épouse. Cet homme, troublé et troublant, a côtoyé presque tous les personnages intellectuels importants de la première moitié du siècle.



chevé de Truman Capote. Ce devait être, au départ, une oeuvre comparable à *A la recherche du temps perdu*, disait l'auteur. Capote reçoit, en 1966, \$ 25.000 d'avance pour remettre son manuscrit au 1er janvier 1968. En mai 1969, il signe un nouveau contrat et la date de remise est fixée alors au mois de janvier 1973. Au milieu de 1973, la date limite est remise à janvier 1974, puis, six mois plus tard, à septembre 1977. Ainsi de suite jusqu'à ce que la mort surprenne Capote. Pendant tout ce temps, Truman fera croire à la rédaction du manuscrit. Aujourd'hui, aucune preuve ne subsiste de la rédaction d'une autre partie importante de l'oeuvre, outre ces trois chapitres.

PATERNITÉ

Bill Cosby, Papa !, traduit par Michel Bélaïr, Guérin littérature, 198 pages.

À LA SUITE de l'énorme succès de son émission de télévision, et dans le même esprit, Bill Cosby a écrit un livre à succès sur ses activités de père de famille de cinq enfants. Sur le mode humoristique, il relate les anecdotes qui ont ponctué sa vie familiale. On voit le père confronté à toutes sortes de nouvelles difficultés, à mesure que ses enfants évoluent vers l'âge adulte.

NOUVELLES

Sylvain Rivière, La Lune dans une manche de capot, Guérin littérature, 172 pages.

CES 17 NOUVELLES, écrites sous le signe du rire et de la gaucherie, rappellent les légendes québécoises. Dans ces histoires farfelues, le rire et le sexe constituent une source de dévouement contre le pouvoir. En préface, Raymond Lévesque signe un hommage au conteur Sylvain Rivière.

SCIENCE

Christian Magnan, La Nature sans loi ni loi. Les grands thèmes de la physique du XXe siècle, Belfond, coll. « Sciences », 220 pages.

EST-CE que la science et la nature sont deux mondes totalement séparés ? N'y a-t-il aucun contact possible entre les deux ? L'univers est-il pleinement autonome ? Les constructions abstraites de la science « touchent-elles » au réel ? Christian Magnan pose ces questions essentielles et tente d'y répondre par un dialogue où les deux langages, celui du monde et celui de la science, se rejoindraient.



RÉFÉRENDUM

Keith Henderson, The Restoration: The Referendum Years, DC Books, 200 pages.

PENDANT les heures du déchirement québécois, pendant que les Anglo-Québécois furent massivement la Belle Province, Gilbert Rollins revient chez lui à Montréal à la veille du référendum. Cette situation de départ permet à l'auteur de broser un premier tableau humoristique des années turbulentes de l'apogée du nationalisme québécois.

CAPOTE

Truman Capote, Prières exaucées, Grasset, 257 pages.

SONT rassemblés ici les trois chapitres déjà parus en revues américaines du grand roman in-

Un moment de tragédie

CE SOIR-LÀ
Alice McDermott
Paris, Flammarion
coll. « Rue Racine », 1988

LETTRES AMÉRICAINES

MARIE-CLAIRE GIRARD

EN QUATRIÈME de couverture, on nous annonce qu'Alice McDermott fait voler en éclat l'anecdote pour raconter une grande et triste histoire d'amour. Eh bien, c'est tout à fait cela et plus encore si l'on pense à la difficulté de raconter des amours d'adolescence et au tour de force que réussit ce jeune auteur de 30 ans : sans mièvrerie et sans complaisance, un bref instant (ce qui s'est passé « ce soir-là », au début des années 60, dans une banale banlieue américaine) est décrit, analysé, compulsé, fiché, archivé et, qui plus est, senti et véritablement communiqué, une marchandise impeccable qui prend aux tripes, qui s'impose grâce à un style attentif, à l'écoute des êtres et des événements. *Ce soir-là* est un moment de tragédie qui détermine des destins ordinaires.

Un roman qui nous touche aussi peut-être parce que nous sommes proches de ce que décrit Alice McDermott. Des banlieues américaines ou américanisées, nous en connaissons tous, nous y avons même peut-être vécu. Comme nous avons tous eu connaissance de l'histoire d'une adolescente qui se fait faire un enfant par son petit ami et qui quitte

précipitamment le quartier pour éviter la honte à sa famille. Comme nous avons peut-être imaginé le désarroi et le chagrin de la petite fille (à 15 ans, on est encore une petite fille) forcée de vivre sa grossesse chez des parents éloignés et de donner son enfant tout de suite après la naissance. Mais personne d'entre nous n'a écrit de *Ce soir-là*.

Alice McDermott imagine tout le reste et, surtout, l'amour fou, immense, éternel qui existe entre les deux jeunes gens. De cet amour qui est regardé avec commisération par les grandes personnes : « Moi aussi j'ai aimé un garçon... et puis nous avons été séparés. Et j'ai cru que jamais je ne pourrais continuer à vivre. J'ai cru que je me tuerais ou que je mourrais d'avoir le coeur brisé... Mais je ne mourrais pas... J'ai commencé à me sentir mieux, à penser à autre chose. » Alors que non, non, cela n'est pas possible et que le coeur refuse d'écouter ce que la tête des autres s'obstine à répéter.

Ce soir-là est le roman de l'amour qui aboutit au néant, de l'amour qui se fatigue, oublie et s'use peu à peu comme la peine. On vieillit et on aime quelqu'un d'autre. Mais oublier-t-on vraiment pour de bon ? Peut-on oublier ces passions de 16 ans qui ont fait écrire *Roméo et Juliette* à Shakespeare ?

Et, pour notre plus grande édification, afin de nous rappeler ces émois enterrés par notre pragmatisme, cette couturière d'émotions qu'est Alice McDermott se remémore *Ce soir-là* avec une habileté redoutable.



LE 16 AVRIL

LE PLAISIR des livres

consacrera plusieurs pages au 17e Salon International du Livre de Québec

- Interview: Anne Hébert
- Le Salon et les poètes
- Le Salon et ses prix littéraires
- Les dix ans de carrière de Jean-Claude Larouche, éditeur de Chicoutimi

- Les invités du Salon: Simone Schwartz-Bart, Alain Absire (prix Femina 87) et Monique Serey.

et des informations pratiques...

Parution: 16 avril 1988 / Date de tombée: 6 avril 1988
Pour réservations publicitaires contactez Jacqueline Avril
Montréal: (514) 842-9645 Québec: 1-800-363-0305

La fin de oeillet

VIE ET MORT À SHANGHAI
Nien Cheng
Paris, Albin Michel
1987, 487 pages

CHANTAL BEAUREGARD

ON CONNAÎT la Chine de Lucien Bodard et celle de Bernardo Bertolucci, dans *Le Dernier Empereur*. Tout comme le protagoniste de ce film, Nien Cheng a survécu à des années de réclusion pendant la Révolution culturelle qui a secoué la Chine de 1966 à 1971. Fascinant voyage dans le temps, son témoignage, écrit dans un style alerte, se lit comme un roman.

Les faits relatés ont le trouble du moment, comme par cette chaude nuit de juillet 1966, un mois après que la révolution ait officiellement commencé avec l'apparition, à l'Université de Pékin, des premiers journaux muraux, les *dazibao*. « J'entends encore le lent roulement du ventilateur au plafond; je vois les oeillet blancs qui, écrasés de chaleur, baissent la tête dans le vase blanc d'époque Qialong sur mon bureau, les étagères couvrant tout un mur, chargés de livres anglais et chinois. » Nien Cheng ne savait pas encore

que l'ensemble de ses comportements, de ses goûts vestimentaires, voire alimentaires, allaient l'ériger en véritable ennemie du peuple. Mais elle s'en rendit compte assez vite, comme elle apprit que « tout le monde en Chine [...] était à la merci des délires de Mao », ce génie qu'on pourrait aussi qualifier de maléfisant et qui fut le principal instigateur de ce branle-bas.

Mme Cheng qui vouait un profond respect aux oeuvres d'art anciennes, a vécu la lutte idéologique d'une période où l'on croyait que le changement ne pouvait se réaliser que par l'abolition du passé. Fort heureusement, son témoignage est empreint d'une douce philosophie. Malgré toutes ses difficultés et ses épreuves, comme la mort de sa fille Meiping à qui le livre est d'ailleurs dédié, l'exconseillère du bureau de Shell à Shanghai croit être ressortie « plus forte spirituellement et plus mûre politiquement ».

Cela donne un livre agréable et permet de passer plusieurs heures en compagnie d'un esprit cultivé, qui sait admirablement déborder le champ des convictions politiques ou partisans.

Une convalescence très littéraire

ROMANS, UN ROMAN
Yves Navarre
Paris, Albin Michel
1988, 693 pages

LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

IL ME FAUT l'avouer d'entrée de jeu : il n'est pas sûr que j'aie envie d'en finir avec cet énorme bouquin. Et que j'arrive à tout lire des six romans d'Yves Navarre, qui précèdent le septième. Qui n'est pas un roman. Plutôt le journal d'un convalescent. D'un romancier qu'on a cru agonisant : « Les gens de ma famille, a-t-il avoué dans un magazine, et beaucoup de mes amis venaient voir si j'allais mourir et non si j'allais vivre... »

Romancier abondant, prix Goncourt 1980 pour *Le Jardin d'acclimatation*, mais déjà enveloppé d'une aura de scandale depuis *Le Petit Galopin de nos corps* (1977), Navarre subit, à 40 ans, une congestion cérébrale. Dont il guérira lentement, aidé d'une force de volonté peu commune mais également par la meilleure des thérapies, pour un écrivain : l'écriture.

Carnet de bord n'occupe que 70 des près de 700 pages de *Romans, un roman*. Mais il y a gros à parier que les familiers de l'oeuvre de Navarre les liront en tout premier lieu. C'est un témoignage émouvant. L'histoire d'une presque résurrection. Avant de quitter sa maison du Lubéron, et tout ce qu'elle contient, avant d'abandonner ce qui faisait sa vie : ses livres, son piano, son beau jardin, soigné avec amour, un homme explique. S'explique, serait un terme

plus juste, puisqu'on pourrait ne pas comprendre cet étrange dévouement. « Il ne s'agit pas de droits d'auteur, écrit-il, mais du droit de l'auteur. Je ne fais qu'écrire. Je ne vis que d'écrire. Je dois les libertés d'entreprendre, de refuser ou d'accepter, à ce jour, au sacrifice d'un jardin bien-aimé et d'une maison où j'envisageais de vieux jours heureux avec le paysage... »

Bien que volontaire, cet abandon représente une sorte d'arrachement. Le propriétaire de *Petit Pont* n'en célèbre pas moins son prochain départ comme une fête. À laquelle il convie ses plus chers amis : « Avant le repas nous avons fait le tour de la maison pour voir ce que je pouvais leur donner en souvenir de nos rencontres, des couverts, des assiettes, de bonnes bouteilles que j'avais oublié de noter sur la liste de la cave bradée ce matin, un panier, une couverture de fourrure que j'avais rapportée de Patmos, la liste serait longue et douce. L'amitié régnait... »

Dans ce journal d'un convalescent qui, délibérément, fait table rase de tout ce qui lui importait, abandonne ce qui constituait son environnement le plus naturel, on retrouvera, de page en page, le vrai, l'incorrigible plumeur. Yves Navarre peut bien tout quitter, la littérature, elle, ne le quittera jamais. Elle l'accompagnera jusqu'à son dernier souffle. Un souffle qu'il sait désormais menacé. D'où, sans doute, cet empressement à retrouver les six premiers textes de cet ouvrage, romans achevés, nouvelles quelquefois allongées, mais qui révèlent la passion d'un vrai romancier. Dont on sait, quand on a lu *Biographie* (1981), qu'avant de voir son premier livre accepté par un éditeur, il en avait déjà entièrement rédigé... 18!



Photo Germaine Lot/Albin Michel
YVES NAVARRE.

Pour qui sait lire, pour qui aime lire, mais qui n'est pas saisi du prurit de l'écriture, l'étrangeté du projet d'un écrivain, qui noircit des milliers de pages, qui n'arrête pas d'écrire, qui retrouve, comme l'a fait Yves Navarre pour *Romans, un roman*, des textes par dizaines, peut sembler, sinon aberrante, tout au moins inhabituelle. Lucide, celui-ci avoue que « l'écrivain qui se croit utile flagorne, parade et somme toute ment ». Ce qui ne saurait l'empêcher, rentré à Paris, dans un nouvel appartement encore presque vide, de refaire les gestes, presque mécaniques, de l'homme de lettres : parfaire ses manuscrits, téléphoner longuement aux éditeurs, défendre jusqu'au titre du prochain livre : « Il faut que j'écrive au nouvel éditeur de tout ce que j'ai écrit et que je trouve le moyen de lui faire parvenir ma lettre au plus vite... »

Carnet de bord, qui raconte comment on réapprend à vivre, apprendra aux lecteurs d'Yves Navarre comment on ne désapprend jamais à écrire. Le feu sacré est inextinguible. Le sachant, ces lecteurs sont désormais prêts à s'attaquer à *Lorsque le soleil tombe*, le premier des six romans. Avec, comme viatique, cette dernière observation du *Carnet de bord*, d'Yves Navarre : « Quand la douleur, cousine de la mort, est là, les autres n'ont pas et plus de place. Pourquoi ? on écrit sur ce que les autres effacent. »

Flaubert revu par Jarry

MADAME HOMAIS
Sylvère Monod
Paris, Belfond, 1988, 236 pages

LETTRES FRANÇAISES

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

DEPUIS plus de 100 ans, les épigones de Flaubert sont légion. On s'en réclame, on le pirate, on le plagie, on le vénère. Pour Kafka, Sartre, Robbe-Grillet et bien d'autres, il a été à maints égards un symbole, un portedrapeau. Certains salivent de plaisir devant le styliste, d'autres ricanent cyniquement devant l'épistolier vulgaire ou l'acharné adversaire des imbéciles.

Perfectionniste, Flaubert n'est pourtant pas parfait car la perfection rend aphasique ou ennue. Elle apparaît pure, élégante, sans vice. Rien à voir avec la définition que Paul Klee donnait du génie : « Le génie, c'est l'erreur dans le système. » La perfection n'a jamais l'air d'une erreur mais d'une mécanique bien huilée à laquelle on se laisse rapidement d'accorder de l'attention. Chez Flaubert, au contraire, il y a plein de coins sombres, d'irrégularités, de vices en tous genres. On n'en finit plus de les dénombrier et de les décortiquer.

Tout concourt à faire de l'année 1988 l'année Gustave Flaubert. Entre les dossiers du *Magazine littéraire* et de *L'Événement du jeudi*, la réédition (qui est un franc succès) du *Dictionnaire des idées reçues*, des essais (Yvan Leclerc, Raymond Debray-Genette, François Richaudeau) et les *Carnets de travail* de l'écrivain enfin publiés, vient de se glisser un petit ouvrage amusant et sans prétention, le premier roman de Sylvère Monod intitulé *Madame Homais*.

Le roman commence là où se terminait *Madame Bovary* : le pharmacien Homais s'apprête à recevoir la Croix d'honneur. Toute l'action est focalisée sur son épouse, un des personnages les plus effacés du roman de Flaubert. Cette femme insipide se charge, chez Monod, d'une épaisseur romanesque insoupçonnée. Elle juge son mari avec un mélange de dédain

et de pitié et ne trouve pas tellement plus de qualités à ses trois aînés. Cet homme que Flaubert n'avait naguère pourtant pas épargné acquiert ici une dimension carrément abusive. Fat et prétentieux, il n'irait pas jusqu'à dire « merde » mais se venterait bien en roi de Pologne... Sa femme aura, d'ailleurs, une aventure (bien courte) avec un médecin polonais, ce qu'on n'aurait pas cru imaginable à la lecture de *Madame Bovary*.

Puis, un jour, une rumeur va courir : un écrivain inconnu (Folbert ? Foubert ?) viendrait de publier à Paris un roman se déroulant à Yonville, municipalité inexistante, mais qui raconterait des événements ayant eu lieu à Ry et en particulier les aven-

tures de Delphine Bivarot. Voilà Emma Bovary sortant de l'ombre et quittant le rôle de figurante...

C'est lorsqu'elle se remémore les événements qu'on retrouve dans le livre de Flaubert que la Marie Homais de Monod est la moins intéressante. Le lecteur a l'impression d'une longue paraphrase qui l'éclaircit peu. Par contre, ce qui se situe avant et après procure un réel plaisir de lecture, la mise en abîme ne manquant ni de finesse, ni d'ironie. Monod tentait un difficile pari. En utilisant un des personnages les plus austères du célèbre roman, il voulait montrer « qu'aucun être humain n'est inintéressant à ses propres yeux, ni pour qui parviendrait à le voir un peu de l'intérieur ». Pari tenu.

Une presse unanime:

«Voilà un livre bouleversant de poésie, de musique. De vérité. Pas la vérité avec un "V" majuscule. Pas la vérité dans le sens de "lumière". Non. Je veux seulement dire qu'on la croit à chaque mot. Une heure de lecture inoubliable.»
(Pierre Foglia, *La Presse*)

«Voilà, certes, un autre livre déchirant qui place Annie Ernaux parmi les plus grands écrivains de France.» (Jean Royer, *Le Devoir*)

«Nous voilà donc loin du roman. Dans ce petit livre tout est authentique, jusque dans les moindres détails.» (Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*)

«Après avoir parlé de la mort de son père, Annie Ernaux scrute celle de sa mère. Avec les mêmes mots timides et justes, la même émotion poignante.» (Isabelle Larivée, *Voir*)

«Chez Annie Ernaux comme chez Mme Yourcenar le même goût de "démolir les comédies", la même certitude que la beauté littéraire gît dans la seule vérité.» (François Nourissier, *Figaro Magazine*)

«On connaît le talent d'Annie Ernaux, il est intrépide. Elle ne cache rien, elle met les corps et les cœurs à nu.» (Jean-François Josselin, *Le Nouvel Observateur*)

Le roman de la solitude

L'ANGÉLUS DU SOIR
Bernard Clavel
Paris, Albin Michel
1988, 268 pages

ALICE PARIZEAU

DANS l'hebdomadaire *Le Point*, le roman de Bernard Clavel figure en tête des nouveautés à succès. Pourtant, c'est une histoire qu'on peut qualifier de classique, rédigée dans un style et selon un plan conforme à la tradition des romanciers tels que François Mauriac ou Bernanos et fort éloignée, par conséquent, des romans désarticulés dits modernes.

Cyrille Labrèche, le cultivateur de Val-Cadieu, s'accroche. Le village est mort, les autres sont partis, sa femme, ses enfants préfèrent gagner



BERNARD CLAVEL.

leur existence en travaillant à l'usine, mais lui refuse de céder. Il ne lui reste plus que son cheval, Bègère, sa terre qu'il cultive tant bien que mal et un bout de forêt, mais il estime, il est profondément convaincu que son destin est là!

Pas d'électricité, pas d'eau courante, un mépris pour les machines qui coûtent cher et servent moins bien que les bêtes, une joie de vivre incroyable et une complicité avec la nature qui met en relief chaque réflexion. Certes, Labrèche se souvient de ses voisins d'autrefois, des peines et des drames, des maladies et des tempêtes qui ruinaient les récoltes, des mariages et des baptêmes. Tout cela, c'est la nostalgie, mais la vision du renouveau persiste et, avec elle,

l'espoir qu'un jour son village reprendra vie. En attendant, sa solitude est peuplée par des cris d'oiseaux, le bruit de la pluie sur la toiture, le chant de la rivière et l'odeur du vent qui annonce le printemps.

Le roman de Bernard Clavel demeure, sur le plan du style, un exemple à étudier. La langue est belle, le vocabulaire très riche et les descriptions à la fois précises et poétiques, ce qui est rare.

«Cyrille regarde ses mains, il les frotte l'une contre l'autre et le bruit emplit la pièce. Il s'approche lentement de la table, hésite encore puis ouvre un trou au milieu du gros tas blanc qu'il vient de faire. La farine est fraîche. Ses doigts vont jusqu'à la table, et s'écartent lentement. La fontaine se dessine, régulière, et s'élargit. Il empoigne la soupière et sort le levain pétri depuis une semaine et qui soupire comme un jeune chien dérangé dans son sommeil.»

Peu importe le travail que Cyrille est en train d'accomplir, chacun de ses gestes, chaque acte qu'il pose a une signification profonde. La nuit, il va porter une lanterne devant les maisons vides pour créer une illusion de présence humaine, et cela aussi a un sens. C'est l'attente et la disponibilité, le goût de servir la cause du renouveau, la passion qui pousse le vieil homme à récolter le foin non seulement sur sa terre, mais aussi sur celles des voisins qui sont partis afin que, quand un jour ils reviendront, ils puissent trouver leurs grandes pleines.

Jusqu'au bout, jusqu'au dernier souffle, Cyrille refuse ainsi d'accepter l'inévitable exode et, partant, l'inutilité de sa solitude. Le temps passe, la fatigue et la maladie harcèlent son corps, mais il les surmontera. Le silence, les ombres, un dernier effort, celui de réveiller le village qui n'existe plus, de sonner les cloches de l'église en ruine et l'homme seul, le dernier survivant de cette conquête illusoire des terres du Nord, meurt sous les poutres en décomposition qui s'effondrent.

Un beau livre, en somme, un message universel, où la tristesse et le goût de vivre, l'humilité et la fierté d'être, l'amour de la nature et le respect de la mission des hommes, se rejoignent et forment des images dont on se souviendra longtemps.

Toujours best-seller! MYRIAM PREMIÈRE de Francine Noël

«Francine Noël signe un des trois ou quatre grands romans de la décennie.» Réginald Martel, *La Presse*.

«Ceux qui ont aimé *Maryse* se précipiteront sur cette suite, et ce sont les autres que je voudrais convaincre que Francine Noël vient d'écrire un très grand roman. On ne peut parler de chef-d'oeuvre quand l'oeuvre est si jeune, et pourtant...»
Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*.

«*Myriam première* est un roman d'une séduction extraordinaire, intelligent, drôle, émouvant, enfin c'est un malheur... À lire, donc: Pour le plaisir d'une écriture étonnamment libre et belle, qui utilise les expressions à la mode avec une sorte d'élégance négligée; et pour s'instruire.»
Gilles Marcotte, *L'Actualité*.

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



513 pages
19,95\$



Annie Ernaux
Récit Gallimard
Une femme
En librairie à 14,95\$

ALEX MARTIN

RELEVE-TOI ET COURS

RELEVE-TOI ET COURS

102 pages,
12,95\$

Avec un courage exceptionnel, une volonté exemplaire, un épileptique entreprend d'assumer sa maladie et de participer au Marathon de Montréal. Ce livre témoigne de la dure lutte qu'il a menée pour conquérir sa liberté.



LE PLAISIR des livres

La musique en pages

Karajan, «chef à vie»

KARAJAN Roger Vaughan traduit de l'américain par Guillaume Monsaingeon Paris, Belfond, 1988, 340 pages

GILLES POTVIN

MARDI prochain, le 5 avril, le célèbre chef d'orchestre Herbert von Karajan fêtera ses 80 ans d'âge et, en même temps, 75 ans d'une vie consacrée entièrement à la musique.

Le plus récent biographe de l'illustre musicien, le journaliste américain Roger Vaughan, ne dit pas si le jeune prodige a obtenu la récompense promise mais l'anecdote, ajoutée à beaucoup d'autres, donne déjà une idée d'un caractère qui, avec les années, façonnera une carrière qui compte parmi les plus exceptionnelles du siècle actuel.

Cette nouvelle biographie, ou plutôt ce « portrait biographique », de l'illustre « chef à vie » de l'Orchestre philharmonique de Berlin, a d'abord été publiée à Londres en 1986 et s'ajoute à une littérature déjà imposante consacrée à celui qui, avec les années, avait réussi à bâtir autour de lui un véritable empire artistique au point qu'il fut un temps surnommé « directeur général de la musique en Europe ».

Roger Vaughan n'est pas lui-même musicien et il attribue à son statut de profane d'avoir pu entrer dans les confidences de von Karajan qui a consenti à passer de nombreuses heures avec lui, à lui faire certaines révélations assez stupéfiantes sur sa vie, sa carrière, sa conception de la musique. Pour étoffer encore davantage son récit, l'auteur s'est entretenu avec une foule de collabora-

teurs du maestro — chanteurs, instrumentistes, secrétaires, imprésarios et autres qui, au fil des ans, ont évolué dans son entourage. Ces divers témoignages ne manquent pas d'intérêt et certains, on le devine, sont hautement révélateurs quant à la personnalité unique du musicien, sa façon de répéter avec des ensembles aussi remarquables que les orchestres de Berlin et de Vienne, en particulier.

L'auteur ne pouvait pas ne pas aborder certaines étapes de la vie de von Karajan qui ont, à un moment, largement défrayé la chronique et ceci à l'échelle mondiale. L'une des principales a été, bien sûr, l'ampleur de son engagement politique durant la période nazie. Il admet s'être inscrit au parti dès 1933 afin de pouvoir accéder au poste de directeur de la musique à Ulm. L'année suivante, il occupera le même poste à Aix-la-Chapelle, véritable point de départ de sa prestigieuse carrière. Pendant toutes ces années, le jeune chef travaille d'arrache-pied pour améliorer sa connaissance des oeuvres, aussi bien lyriques que symphoniques, ainsi que sa technique particulière de direction.

L'auteur consacre aussi de nombreuses pages à tenter d'éclaircir le mystère qui entoure toujours la rivalité, présumée ou réelle, qui s'est prolongée durant plusieurs années entre von Karajan et Wilhelm Furtwängler, son illustre prédécesseur à la direction de l'Orchestre philharmonique de Berlin. Il semblerait que von Karajan ait, à cette époque, acquis un prestige toujours grandissant grâce à l'appui d'un gouvernement qui souhaitait réduire le prestige de Furtwängler, ce dernier opposant souvent une forte résistance aux autorités, surtout en ce qui avait trait à la présence d'instrumentistes de race juive dans la Philharmonique de Berlin.



HERBERT von KARAJAN.

Photo Deutsche Grammophon

Le livre contient une importante documentation et de nombreux témoignages sur cette période de la vie du chef d'orchestre en ces années difficiles. Mais l'auteur n'en écrit pas moins : « Il est difficile de savoir exactement ce que Karajan a fait entre 1940 et la fin de la guerre. Il continua à donner ses six concerts annuels avec l'Orchestre d'État de Berlin, et dirigea en changeant de salle au gré des bombardements alliés. »

Après l'armistice, von Karajan reprit son activité, principalement à Vienne, et fit en 1947 ses débuts à Londres, dirigeant peu après à Salzbourg, sa ville natale, puis à la Scala de Milan. Toute l'activité du chef d'orchestre dans l'après-guerre est détaillée dans une chronologie à la fin du livre, suivie d'une discographie, à elle seule phénoménale par son ampleur et sa variété au plan du répertoire.

Le lecteur sera intéressé par ce qui est sans doute l'apogée de sa carrière : son éléction comme « chef à vie » de la Philharmonique de Berlin. L'événement prit place lors de la première tournée nord-américaine de l'orchestre en 1955 (l'itinéraire comprenait Montréal où l'orchestre joua au Forum le 21 mars). L'élection se déroula à Pittsburgh deux semaines avant le concert de Montréal et non le 13 décembre 1954 comme le précise la chronologie.

Des chapitres sont aussi consacrés à l'activité plus récente du maestro, notamment sa création du Festival de Pâques à Salzbourg. Tel que tracé par Roger Vaughan, le portrait de Herbert von Karajan, s'il ne fait pas toute la lumière sur le légendaire personnage, apporte sans contredit un éclairage nouveau et souvent inédit sur plus d'un épisode de la vie tumultueuse d'un musicien dont le nom est déjà passé à l'histoire.

LA REVUE DES REVUES

GUY FERLAND

LIVRES

Nuit blanche, n° 31, février/mars, 72 pages, \$ 3.50.

DANS CE NUMÉRO, on remarque un important dossier sur la critique et la culture, qui prolonge la polémique instaurée en France par quelques intellectuels, et intitulé « Pour une philosophie de la culture ». Marie-Noëlle Ryan, par quelques interviews et un texte d'analyse, interroge la pensée de certains intellectuels sur le sujet. Gilles Pellerin, quant à lui, rend compte des grandes tendances qui se sont dégagées d'une rencontre entre écrivains et intellectuels berlinois, germanistes québécois et américains sur le rôle des métropoles. Outre les nombreuses nouvelles sur l'actualité du monde du livre, on trouve, toujours dans le même numéro, quatre entrevues et d'abondantes recensions de livres.

CRITIQUE

Spirale, « René Payant, manières d'être », avril 1988, n° 78, \$ 2.

UN DOSSIER, préparé par Lise Lamarche et Nicole Dubreuil-Blondin, sur le critique d'art René Payant, rend hommage au



co-fondateur de la revue. On constate le grand rayonnement des activités de René Payant comme historien de l'art, critique, enseignant et animateur. On remarque, comme toujours dans cette revue au prix abordable, des critiques pertinentes dans des domaines aussi différents que la psychanalyse, le cinéma, les essais, la philosophie, les arts plastiques, la danse, le roman, la poésie, le théâtre et la bande dessinée. En tout, plus d'une trentaine d'oeuvres sont analysées en profondeur.

FÉMININS

Arcade, « Paysages intérieurs », février 1988, n° 15, 96 pages, \$ 5.

CETTE REVUE, qui paraît deux fois l'an, est écrite entièrement par des femmes. C'est bien des voix de femmes qu'on entend à travers les textes d'Anne-Marie Alonzo, Claudine Bertrand, Denise Desautels, Hélène Dorion, Louise Dupré, Lise Harou, D. Kimm, Madeleine Ouellette-Michalska, Janou Saint-Denis et bien d'autres, réunis ici sous le thème de « paysages intérieurs ». Une longue entrevue avec Anne



Hébert, des recensions d'oeuvres de femmes et des pastels de Louise Myette agrémentent le tout.

CINÉMA

24 Images, n° 37, 84 pages, \$ 4.95.

UN ENTRETIEN avec André Guérin, président de la Régie du cinéma, sur le français à l'écran et une table ronde sur l'avenir du cinéma québécois avec différents intervenants du milieu constituent les plats de résistance de ce numéro de la revue québécoise du cinéma. Un dossier, réalisé par Michel Euvrard, analyse les avatars du « road movie ». Des critiques, des nouvelles brèves et des mini-recensions des derniers films à l'affiche ainsi que des livres consacrés au cinéma complètent l'information.

HISTOIRE

Continuité, n° 39, printemps 1988, \$ 4.

CE NUMÉRO de la revue qui met le patrimoine en perspective consacre un vaste dossier au Saguenay-Lac-Saint-Jean pour souligner le 150e anniversaire de la région. Du moulin du père Honorat, à Laterrière, au quai de l'anse Saint-Jean, en passant par l'usine de pulpe de Val-Jalbert, la banque Molson de Chicoutimi, l'église du Sacré-Coeur de Chicoutimi, l'église Saint-Marc à La Baie, etc., tout y passe. Une entrevue avec Lucien Bouchard ouvre le dossier tandis qu'un itinéraire des biens culturels de la région le clôt. Un texte sur la restauration de la chapelle du couvent de la rue Rideau souligne le bijou d'architecture que les Canadiens pourront découvrir lorsque le nouveau musée des Beaux-Arts du Canada ouvrira ses portes en mai. Enfin, un article nous fait découvrir Rouyn-Noranda et de nombreux autres soulignent l'actualité du patrimoine.



Joan Baez, «bohémienne cultivée»

ET UNE VOIX POUR CHANTER...

Joan Baez mémoires Paris Presses de la Renaissance, 1988

PAUL CAUCHON

EN 1965, Joan Baez décide de s'engager dans le mouvement pacifiste américain : « Il fallait bien que quelqu'un prenne en charge le salut du monde. Et j'avais de toute évidence l'impression d'être taillée pour cela. »

Deux petites phrases qui résument bien le ton de cette autobiographie : des convictions sociales profondes mais une légère ironie envers soi-même.

Car, derrière l'image de la passionaria du pacifisme américain, de la madone du folk qui était de toutes les tribunes, ces Mémoires nous font découvrir une femme aux engage-

ments fidèles mais aussi aux multiples contradictions.

Joan Baez trace un portrait de sa vie selon la structure classique de l'autobiographie. L'enfance, l'attachement aux parents, l'amitié envers ses deux sœurs, et puis, dès l'adolescence, des convictions sociales qui apparaissent comme une évidence. Elle quitte l'école jeune pour immédiatement remporter un fort succès grâce à une voix fraîche et pure et à un certain charisme.

À partir de ses débuts en 1959, son destin croise celui de la musique populaire américaine. Amie et amante de Bob Dylan, elle contribuera à le populariser et elle lui consacre quelques bonnes pages, dont ce passage où elle lui demandait pourquoi ils sont si différents : « Il me répondit que c'était très simple : je pensais pouvoir changer les choses tandis que lui savait que c'était impossible... »

Tout en continuant à donner des spectacles où la communication in-

tense avec le public est toujours privilégiée, Joan Baez commence à s'engager dans tellement de causes que sa vie devient un catalogue du militantisme américain : la nouvelle culture sociale à Woodstock, la marche des femmes pour la paix à Washington au début des années 70, l'organisation de la section d'Amnesty International en Californie, le



soutien aux peuples d'Amérique latine, etc.

Joan Baez ne cache pas le plaisir qu'elle a eu à rencontrer de nombreuses personnalités connues. Elle vénérat également Gandhi, pour ses principes de non-violence, ainsi que Martin Luther King, qu'elle a côtoyé et admiré. Sans parler de Marlon Brando, son fantasme érotique ! On découvrira aussi l'envers de la médaille. Car Joan Baez doutait de

son rôle et cherchait quelquefois à être star avant d'être militante. Elle parle de ses crises de personnalité, de ses phobies, avoue se débattre constamment contre des démons intérieurs qui l'ont mené longtemps sur le divan de l'analyste, admet la contradiction entre son personnage de reine (qui veut être admirée) et celui de l'épouse, entre les figures de la séductrice et de la madone.

Un portrait honnête, donc, touchant par sa franchise, mais qui demeure souvent à la surface des choses, et qui ne jette pas un éclairage novateur sur les 20 dernières années aux États-Unis. On ne comprend pas ce qui porte Joan Baez à toujours s'engager, ce qu'elle retient de toutes ces gens qu'elle a côtoyés. Mais ce n'est pas une intellectuelle. C'est une intuitive qui se qualifie de « bohémienne cultivée » et qui a maintenu un intérêt sans faille pour la justice et la morale sociale, alors que tant d'autres ont démissionné. À 45 ans, elle affirme, d'ailleurs, que Woodstock, « c'est une époque révolue à jamais. Elle ne me manque pas mais j'en veux quelquefois aux années quatre-vingt... »

PROFIL ORGANISATIONNEL DE L'UQAM Denis Bertrand Presses de l'Université du Québec, 1987, 123 pages

GILBERT TARRAB

CE LIVRE est court. Mais il ra-

conte les sous-bassements des structures organisationnelles de l'UQAM. Il serait fastidieux de les exposer ici. L'auteur sait ce dont il parle : tour à tour professeur (dans deux départements), directeur de deux modules, directeur de département, doyen de la gestion des ressources et doyen des études avancées et de la recherche (le tout à l'UQAM), membre du Groupe d'intervention et de recherche sur la gestion de l'enseignement supérieur, il connaît à fond tous les méandres de l'institution, ses contours et détours (parfois abyssaux), sa petite politique comme sa grande politique. Il nous livre donc ici, non seulement un « profil » organisationnel de l'UQAM (comme il l'appelle modestement), mais bel et bien les grandes tendances de l'UQAM et les choix sociopolitiques qui les accompagnent nécessairement.

La conclusion de l'auteur ? Prudent, se disant et se voulant apolitique, évitant même de proposer quelque modification structurelle que ce soit, Denis Bertrand observe tout simplement que l'UQAM, bien qu'étant ouverte, fondamentalement démocratique et fonctionnant sur le modèle participatif, n'en reste pas moins atomisée quant à ses structures de base (trop grande uniformisation, tendance vers un idéal typique égalitariste) : « Née de l'idéologie de la Révolution tranquille, ayant pu convenir à une jeune institution en phase de démarrage, la structure organisationnelle de l'UQAM s'adapte mal, selon nous, à l'état actuel de l'UQAM, c'est-à-dire à une multi-université de masse, visant des objectifs multiples et s'adressant à des clientèles multiples » (p. 120).

Partant de l'ouvrage théorique de Mintzberg, Structure et dynamique des organisations (éd. Agence d'Arc, Montréal, 1982), auquel il emprunte le modèle théorique, Denis Bertrand arrive à expliquer dans le menu-

Faut LE DEVOIR pour le croire!

Advertisement for Leméac librairie. 'Tous nos surplus à prix de sacrifice'. 'SOLDE LIQUIDATION DE STOCK'. 'Des rabais allant jusqu'à 90% sur tous les livres en magasin'. '«La pléiade» à 30% de réduction'. 'Formats poche à .99¢'. 'Des milliers de livres d'enfant à prix incroyables'. 'Tous les soirs jusqu'à 21 heures'. 371 ouest, av. Laurier Montréal, QC - H2V 2K6 Tél. (514) 273-2841

Advertisement for 'LE CONSEIL DES RELATIONS INTERNATIONALES DE MONTRÉAL'. 'COLLOQUE FEMMES ET DÉVELOPPEMENT'. 'Actions de développement et accès direct des femmes aux ressources: visions alternatives'. 'Entrepreneurship féminin; femmes, épargne et crédit; production alimentaire'. 'Centre de conférences, Complexe Guy-Favreau Montréal, le jeudi 7 avril 1988 à 18h00 et le 8 avril de 9h00 à 18h00'. 'Groupes de travail le samedi 9 avril de 9h00 à 12h00 (commerce, marché du travail, santé, éducation, communication et agriculture)'. 'Inscription: 50,00 \$; étudiant(e)s: 30,00 \$'. 'Pour recevoir le programme détaillé, téléphonez au 288-2261'.

LE PLAISIR des livres

Maurice Séguin, l'inspiration d'une génération

MAURICE SÉGUIN, historien du pays québécois vu par ses contemporains suivi de **LES NORMES** de Maurice Séguin édition préparée par Robert Comeau Montréal, VLB éditeur coll. « Etudes québécoises » 1987, 308 pages

ANDRÉE DESILETS

DANS le très touchant témoignage qu'elle rend de son mari, « Le souvenir est sans dialogue », aux toutes premières pages de l'ouvrage, Tatiana Démidoff-Séguin prétend que Maurice Séguin « aurait été contre ce livre ». Mais elle a eu raison de ne pas céder à l'intuition, d'avoir, au contraire, soutenu le projet de Robert Comeau et collaboré à toutes les étapes de sa réalisation.

La pensée de Maurice Séguin est encore portée par de nombreux disciples. Mais ce n'est pas à travers eux qu'on peut la suivre dans sa totalité. Il fallait donc trouver une façon de la rendre accessible et de donner à Maurice Séguin la place qu'il mérite dans l'historiographie québécoise, place non retenue par ses quelques autres publications. « Le maître » s'y était opposé de son vivant. Il fallait, néanmoins, publier *Les Normes*, afin que ne tombe pas dans l'oubli la synthèse de sa pensée, une pensée qui inspire l'action et suscite l'engagement. *Les Normes*, ce sont les notes d'un cours autrefois très couru à l'Université de Montréal. Bien sûr, il y manque aujourd'hui la vie que leur donnait le professeur. Mais on trouve une certaine compensation dans les analyses et les témoignages qui entourent et animent le document.

Pendant près de 35 ans, Maurice Séguin a eu une influence pénétrante, politique autant qu'intellectuelle, sur les étudiants en histoire de l'Université de Montréal. Cette influence tient de l'énigme. Tous les témoignages se rejoignent : l'homme était timide, secret, sage, taciturne, naturellement réservé, retranché derrière ses épaisses lunettes à monture noire. Quoique plein de ressources, il publiait peu et restait inconnu du public, alors que ses collègues Guy Frégault et Michel Brunet montaient à la tribune et accédaient à la consécration. Mais c'était lui, « le maître à penser ». La nouvelle conception de l'histoire que véhiculait l'École de Montréal et qui marquera profondément l'enseignement de l'histoire et la vie politique au Québec, c'était la sienne, c'était le fruit de la riche et solide réflexion qu'il faisait sur les fondements historiques de l'inégalité du Canada anglais et du Canada français. Marcel Trudel, qui a suivi de Québec l'évolution de la pensée historique à l'Université de Montréal vient tout juste d'écrire dans ses *Mémoires d'un autre siècle* : « L'École de Montréal, c'est Séguin. Séguin eut le grand mérite

d'amener plusieurs générations d'étudiants à repenser l'événement de la Conquête et à en mesurer les conséquences sur notre avenir collectif » (p. 189).

En effet, la question nationale a été au coeur de la vie et de la carrière de Maurice Séguin. Au début, celui-ci a touché à l'histoire économique et à l'histoire des mentalités. Par la suite, l'histoire politique a retenu toute son attention et ses énergies, ce que révèle le qualificatif que lui donne l'ouvrage, *historien du pays québécois*. Séguin rappelle donc Groulx, bien que son nationalisme repose sur une perspective historique différente.

L'ouvrage comprend quatre volets, aux nuances très particulières, suivant la logique des thèmes regroupant les articles. Après une esquisse biographique et la présentation de la carrière de Maurice Séguin par Pierre Tousignant, Tatiana Démidoff-Séguin décrit l'homme intime, que l'affection, le souvenir ému et l'art de dire de l'auteur rendent bien attachant. Trois disciples et anciens collègues, Jean-Pierre Wallot, Pierre Tousignant et Gilles Bourque, retracent ensuite le cheminement intellectuel de l'historien. On y sent l'admiration, mais l'analyse est critique et éclairante. Viennent ensuite *Les Normes*, qui ont été le cadre théorique de l'enseignement de Séguin à l'Université de Montréal et le fondement de son influence. C'est la partie centrale de l'ouvrage. Elles occupent 142 pages, presque la moitié. Elles sont imprimées sur papier gris, pour montrer qu'il s'agit d'une oeuvre en soi, qui pourrait être détachée de l'ensemble, et qu'un lecteur non spécialisé peut passer sans scrupule. Le dernier volet comprend 12 très beaux témoignages d'amis de collège ou de disciples fidèles. Sous plusieurs aspects, ces témoignages rejoignent les analyses du début. Derrière les propos savants se devinent le respect, l'amitié, voire la tendresse, pour l'ami ou le maître d'hier. Mais aussi une remarquable liberté. Quand on s'attarde à l'orientation intellectuelle ou politique de chacun des collaborateurs, on se dit que le maître en a été un vrai. Il a appris à penser, il a mené à l'autonomie intellectuelle, il a permis qu'on distille sa pensée radicale et globale, pour en venir à une pensée personnelle et à une approche différente de l'histoire.

L'ouvrage fait donc connaître l'homme, l'historien et le penseur que fut Maurice Séguin. Robert Comeau a atteint ses objectifs et ses collaborateurs ont merveilleusement relevé le défi qu'il leur lançait. Ils ont produit des textes généreux, selon l'intention commémorative du projet, mais vrais et sincères.

Voilà donc, en noir sur blanc et gris, une oeuvre qui appartenait déjà à l'histoire intellectuelle et politique du Québec. Voilà heureusement incarné l'esprit qui a inspiré une génération de Québécois.



ANDREW MALCOLM.

Chimène chez Pinochet

LIGNE DE FUITE
Carmen Castillo
Paris, Bernard Barrault, 1988

CLÉMENT TRUDEL

DANS la clandestinité, elle était *Ximena*, compagne de Miguel Enriquez, chef du MIR (Mouvement de la gauche révolutionnaire) abattu le 5 octobre 1974. Expulsée après avoir été torturée, elle refusa sa vie à Paris.

Treize ans après, en 1987, Carmen Castillo la « miriste » se retrouve à Santiago qu'elle croyait ne jamais revoir. Son père, ancien recteur d'université, a remué suffisamment le pays pour qu'on lui permette de revoir ses enfants exilés avant de mourir de cancer.

Ligne de fuite est un tableau de ces retrouvailles. Surimpression de visages, de couleurs, d'odeurs, de lieux qui la tourmentent toujours. Elle a voulu voir la tombe de Miguel, non loin de celle de Victor Jara. Elle ne peut résister à visiter le quartier où la *Dina* (police secrète) l'a séquestrée — elle était enceinte au moment de sa capture, son bébé mourra un mois après sa naissance. Avoir le Chili au coeur, ne rien vouloir trahir de cette cause pour laquelle tant de jeunes sont tombés et... se retrouver, intimidée, devant l'héroïne Carmen Quintana, l'adolescente brûlée vive par des militaires (avec son camarade Rodrigo Rojas qui en mourut), il y aurait de quoi alimenter une narration larmoyante ou froideur militante. Mais non, ce journal à l'art de faire aimer la « maison bleu ciel » de Santa Fé, dernière planque de Miguel Enriquez et de son amie, d'initier aux nuances byzantines que doivent prendre les relations sociales après 14 ans de « pinochetisme ». De dresser un constat sur les amitiés qui se distendent (on la met en garde contre la nostalgie qui aurait poussé au suicide Beatriz Allende, mais son diagnostic est de croire à une mort causée par « l'absence de politique »).

Ce récit me renvoie à l'enquête passionnée entreprise par Oriana Fallaci (*Un homme*) pour retrouver les traits du révolutionnaire grec dont elle était éprise. Chez Carmen Castillo, toutefois, comme souvent lorsqu'on traite du Chili polarisé, il est ardu d'établir un clivage entre destin individuel et sort de la collectivité.

Carmen Castillo a entrepris à contrecoeur ce pèlerinage vers son pays; n'y aurait-il pas à tenir compte de trop de symboles si l'on a porté la bannière du MIR ? Appréhension qui se confirmera : une mère la giflera... pour venger son fils unique mort à cause de son engagement dans le MIR. L'auteur note, à l'examen des manchettes de juin 1987 à Santiago : « J'ai appris comment les services secrets et la presse se coordonnent », s'agissant de faire passer pour des affrontements des exécutions suivies de mises en scène.

L'instinct de mort n'existe pas chez les « miristes »; ils avaient le goût de la vie, fait souvent valoir Carmen Castillo. Son premier récit : « Un jour d'octobre à Santiago », paru d'abord chez Stock en 1980, et repris par Barrault en 1988, servait à décanter une mémoire brouillée. Se rattacher aux menues confidences, aux indices les plus ténus. Un axe principal de défense : l'amour envers l'Absent. Reconstruire le 5 octobre 1974 était important; pour savoir le pourquoi, se persuader que Miguel était toujours présente ou vivant.

La « terroriste » exilée tente de reprendre pied à Santiago. « Une maison de torture, c'est comme un hôpital. La douleur s'institutionnalise... », disait-elle sobriement de la maison de la rue Domingo Canas où elle fut témoin de la lente agonie de Jaime, de Sonia, d'Amelia, tandis que la « collabo » Alexandra pensait quelques câlins à cette Luisa qui allait succomber sous la torture peu après. Comment ne pas craquer quand le moindre déplacement peut vous remettre en face d'un de vos tortionnaires ? Comment faire confiance à un journaliste qui peut être de la presse « hostile » ? Comment avoir le courage de demander aux jeunes : « Comment est-ce, de vivre ici, à Santiago », ville dont on se sent tellement loin ? Carmen Castillo et sa famille vivront trois semaines en présence de carabiniers mandatés pour les protéger contre les « fous » du CNI (police secrète qui a remplacé la *Dina*). La page est tournée.

« Une simple carte postale... »

LES CANADIENS
Andrew H. Malcolm
Montréal, Libre Expression/
Paris, Presses de la Cité
1988, 317 pages

MICHEL C. AUGER

PARU en anglais en 1985 mais essentiellement rédigé au cours des derniers mois du gouvernement Trudeau en 1984, le livre d'Andrew H. Malcolm, ancien correspondant du *New York Times* à Toronto, a prématurément vieilli.

Ce regard d'un Américain sur ses « cousins » canadiens date de l'époque où l'on ne parlait pas encore de libre-échange entre les deux pays

et les deux principaux chapitres de l'ouvrage, qui portent sur l'économie et sur les relations canado-américaines, donnent déjà l'impression d'être dépassés.

Par exemple, la longue discussion de l'Agence d'examen des investissements étrangers et du Programme national de l'énergie et de leurs effets sur les relations entre les deux pays n'est plus guère utile qu'aux historiens et l'Alberta n'est plus la province la plus prospère et à la population qui doublera d'ici l'an 2000 qu'on nous y décrit.

Pour le reste, l'ouvrage de M. Malcolm est une collection de gentilles cartes postales glanées aux quatre coins du Canada mais qui, comme toutes les cartes postales, ne font que rappeler quelques clichés.

On y retrouve ainsi les aventures de cette dame du New Jersey qui a déménagé dans les territoires du Nord-ouest et qui s'est retrouvée avec un ours sur son balcon, celles de « Snowbird », l'éleveur de chiens de course, l'histoire glorieuse de la GRC (« qui est aux francophones ce que les Anglais sont aux Irlandais »), une longue ballade en train dans les Rocheuses et une rencontre avec un sculpteur inuk.

Tout au long de son livre, Andrew Malcolm nous montre qu'il n'est pas tant fasciné par le Canada que par le Grand Nord. Les territoires du Nord-Ouest y sont mentionnés plus sou-

vent que le Québec et on y parle plus de Whitehorse que d'Ottawa.

À part l'obligatoire référence aux « deux solitudes », ce portrait du Canada oublie presque entièrement le Québec et le fait qu'un Canadien sur quatre est de langue maternelle française. Ses francophones, Andrew Malcolm les trouve à Dawson City et ses références au Québec ne sont, hélas ! que lieux communs éculés.

C'est ainsi qu'on apprend que le Saint-Laurent est gelé et fermé à la navigation quatre mois par année, que ce qui prend trois heures pour un automobiliste normal n'en prendra que deux au Québécois moyen dont les plaques minéralogiques sont ornées d'un « percutant petit slogan » : « Je me souviens ».

Toute l'histoire récente du Québec, de la Révolution tranquille (« tenue pour si importante au Québec que ces mots sont toujours écrits avec des majuscules ») aux élections de 1981, tient dans un seul paragraphe où l'on annonce l'entrée prochaine du PQ sur la scène fédérale.

Enfin, la traduction de l'ouvrage a été confiée à la maison d'édition française et est tout à fait indigeste pour un public québécois qui n'ignore pas qu'on peut traduire « National Hockey League » ou « Canadian Broadcasting Corporation » et qui devra apprendre à connaître un nouveau parti politique, les « Nouveaux Démocrates » !



Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Judi 7 avril de 17h à 19h
Lancement de
LA PETITE REVUE DE PHILOSOPHIE
Vol. 9, n° 2
autour de
James Hillman

Vendredi 8 avril de 17h à 19h
LA REVUE STOP n° 6
Contes, nouvelles et récits

Samedi 9 avril de 14h à 15h
Anne Hébert
LE PREMIER JARDIN
Éditions du Seuil

Judi 14 avril, de 17h à 19h
Lancement de
UN BON PETIT SOLDAT
Madeleine Vaillancourt
LIBRE EXPRESSION

Samedi 16 avril de 14h à 16h
Lancement de
SILHOUETTES TRÈS PARISIENNES ET L'ART D'ÉCRIRE
Louis Chantigny
Louise Couvreur editrice

Mercredi 20 avril de 15h à 17h
SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS DE LA MAURICIE
Alphonse Piché
Négoan Rajic
Louis Jacob
Réjean Bonenfant
Jocelyne Felx

Vendredi 22 avril de 17h à 19h
Lancement de
EST-CE LA FIN DU CANADA?
Georges Grant
Traducteur: Gaston Laurion
Préfacier: Jacques-Yvan Morin
iñ hurtubise hmh

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h

de 9 à 9
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest
ouremont, montréal
tél.: 274.3669

MICHEL GARNEAU

POÉSIES COMPLÈTES

1955-1987

L'âme du Québec révélée dans une somme poétique unique

Nous rendant complices de ses émotions les plus secrètes, Garneau nous invite à partager ses expériences de vie les plus diversifiées.

772 pages 30\$

GUÉRIN LITTÉRATURE

L'ÂGE D'HOMME

Distributeur exclusif: Québec Livres

Les règles du métier

CHOSSES DITES
Pierre Bourdieu
Paris, éditions de Minuit
1987, 230 pages

MARCEL FOURNIER

PROFESSEUR au Collège de France, Pierre Bourdieu est un sociologue bien connu et controversé. Chacun de ses livres, des *Héritiers* à *L'Homo académien*, en passant par *La Distinction*, a suscité étonnement et débat. Pour avoir écrit *Ce que parler veut dire*, Bourdieu sait mieux que tout autre que la communication est une activité de persuasion; dans *Choses dites*, il s'adresse directement à ses lecteurs pour lever différents malentendus et tenter d'expliquer le sens de sa démarche intellectuelle. En un sens, cet ouvrage, dont le titre est un clin d'oeil au Foucault « des mots et des choses », rejoint et complète celui que publiait l'auteur en 1980, *Questions de sociologie*: Bourdieu réfléchit à haute voix, apporte quelques clarifications aux concepts qu'il a créés (intérêt, stratégie, *habitus*, etc.) et poursuit sa propre socio-analyse. Son discours se fait donc « délibérément imprudent » (p. 10).

Habituellement discret, Bourdieu accepte de jouer le jeu et se laisse aller, dans ces entrevues et ces conférences, à quelques confidences : son origine sociale et sa formation scolaire, son refus de compromissions avec l'institution. Une telle entreprise de présentation de soi comporte une large part d'auto-défense. Devenu chef d'une école, qu'il identifie au « structuralist constructivism », Pierre Bourdieu se doit de répondre à certains de ses détracteurs et de justifier ses choix théoriques et méthodologiques. Le ton est polémique : critique du structuralisme, refus des frontières entre disciplines, ironie à l'égard de la sociologie américaine.

Mais ce lecteur attentif de Marx, Weber et Durkheim est loin d'être dogmatique : il adopte, face aux au-

teurs et aux livres, une attitude d'ouverture et d'éclectisme et invite à résister aux phénomènes de mode intellectuelle. L'intérêt de *Choses dites* est de constituer un guide pour celui qui veut mieux connaître les travaux de Bourdieu. Mais un guide spécial, car l'attention est portée non tant sur les résultats que sur la démarche de recherche. Il suffirait de formaliser ces réflexions éparses pour obtenir des « règles de la méthode sociologique ».

Du « métier de sociologue », Pierre Bourdieu présente une conception fort exigeante : solide connaissance des diverses sciences humaines, souci d'appréhender rigoureusement des problèmes politiques brûlants, capacité d'auto-analyse. Mais, pour ce « fonctionnaire de l'humanité », qui étonne toujours par la diversité de ses champs d'intérêt (des stratégies matrimoniales aux sports en passant par l'éducation, la religion et les arts), la sociologie demeure le plus beau des métiers intellectuels et lui procure « le plaisir de jouer un des jeux les plus extraordinaires que l'on puisse jouer, celui de la recherche » (p. 37). « Pour moi, ajoute-t-il, la vie intellectuelle est plus proche de la vie d'artiste que des routines d'une existence académique ».

Philosophe de formation, Pierre Bourdieu aime bien critiquer la philosophie, mais il ne s'en détache pas : il conçoit la recherche sociologique comme un « *fieldwork in philosophy* » et demeure préoccupé par les grandes questions métaphysiques : « Misère de l'homme sans Dieu ni destin d'élection » (p. 26), pense-t-il. Alors même qu'il jette un regard désenchanté sur le monde et qu'il « découvre la nécessité, la contrainte des conditions et les conditionnements sociaux, jusqu'au coeur du sujet » (p. 25), il attribue à la sociologie une fonction libératrice, celle de « libérer en libérant de l'illusion de la liberté ». Il y a chez Pierre Bourdieu du Camus : *Du soleil et de l'ombre*.

